NUMÉRO 22

Illinois U Library

1er NOVEMBRE 1948

France ILLUSTRATION

LITTÉRAIRE ET THÉATRALE

THÉATRE
GRAMONT
Directrice: Michèle VERLY
30, Rue de Gramont
Métro: Richelieu-Drouot
SUZANNE DANTÈS
LISE TOPART
et
CHRISTIAN-GÉRARD
LA LIGNE DE CHANCE
D'ALBERT HUSSON
Mise en scène de MICHÈLE VERLY · Décor de JEAN GUIRAUD
avec
JANY MOUREY · PIERRE LORRAIN
et
RICHARD-FRANCŒUR
TOUS LES SOIRS A 21h (SAUF LUNDI) · DIMANCHE MATINÉE: 15h
HARFORT PARIS

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec "FRANCE-ILLUSTRATION".

FRANCE-ILLUSTRATION
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Auguste. Nicole. Jacques.

Mme Marfa. Jacques.

Françoise. Jacques.

1 NICOLE. — *Oh ! je suis émue !* (ACTE PREMIER, SCÈNE III.)

2 JACQUES. — *Migraines, insomnies...* (ACTE PREMIER, SCÈNE IV.)

3 JACQUES. — *J'ai l'impression qu'en trois mois on doit faire un extra-lucide pas tellement myope.* (ACTE PREMIER, SCÈNE VI.)

4 FRANÇOISE. — *Vous êtes, comme tous les hommes, d'une disponibilité de cœur étonnante.* (ACTE II, SCÈNE II.)

5 JACQUES. — *Il va falloir faire attention !* (ACTE II, SCÈNE V.)

Françoise. Jacques.

La petite dame. Jacques.

LA LIGNE DE CHANCE

Comédie en trois actes d'ALBERT HUSSON

A Monsieur Robert Perrier, en témoignage d'amitié et de gratitude.

A. H.

Cette pièce a été représentée pour la première fois à Paris, au Théâtre Gramont, le 17 Juin 1948, dans une mise en scène de MICHÈLE VERLY.

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, de droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1948 by Albert HUSSON.

PERSONNAGES :

Jacques	*CHRISTIAN-GÉRARD*
Nicole	*Jany MOUREY*
Auguste	*Pierre LORRAIN*
Françoise	*Lise TOPART*
Mme Marfa	*Suzanne DANTES*
L'Inspecteur	*Georges REX*
La petite dame blonde	*Arlette ACCART*
Un client	*Louis LE COZ*
Ramirez	*Jean VALMENCE*
Le père de Jacques	*Richard FRANCŒUR*
Le ministre Marcheloup	*Jean ROVILLE*

ACTE PREMIER

Le décor représente à la fois le salon d'attente et le cabinet d'un jeune médecin. Ces deux pièces sont séparées, perpendiculairement à la rampe, par une cloison percée d'une porte. Le salon d'attente a une grande porte donnant sur le palier de l'étage, qui se révèle sombre à chaque entrée. La sonnette de la porte d'entrée est visible. Le cabinet a une porte simple donnant sur une chambre. Le mobilier est modeste, comme l'installation technique. Il s'agit visiblement d'un médecin débutant. Un téléphone sur le bureau.

SCÈNE PREMIÈRE

JACQUES, *seul.*

Jacques est couché sur la table d'auscultation, un coussin sous la tête. Il fume. On sonne à la porte d'entrée. Il ne bouge pas. On sonne une seconde fois. Il se lève sans précipitation, passe dans le salon d'attente et crie derrière la porte :

JACQUES. — La voyante habite au-dessus. (*Jacques revient. Au moment de s'étendre de nouveau, le téléphone sonne. Jacques décroche.*) « Non. Ce n'est pas chez la voyante. C'est une erreur. Ici nous n'avons pas le téléphone. » (*On sonne à nouveau à la porte. Il y va.*) La voyante, c'est au-dessus... Ici, c'est le cabinet du docteur. (*Téléphone.*) « Non, madame. Si vous voulez savoir si vous êtes aimée, c'est en effet la voyante, Mme Marfa, qu'il faut consulter. Si vous l'êtes, je suis à la disposition du malade. (*Il change de ton.*) Comment vas-tu ? Moi, bien. Oui toujours beaucoup de travail. « Mon client » ? Il est mort. Non. Il ne faut pas se faire plus fort qu'on n'est. Un autobus. Le 72. Oui, c'est le meilleur pour Auteuil. Mais pour le ciel, je ne sais pas. (*On sonne à la porte.*) Tu permets ? » (*Il va à la porte.*) La voyante habite au-dessus. (*Il revient.*) « C'était encore pour elle. L'escalier est sombre. On ne lit pas les plaques. Qu'est-ce que tu dis ? Hein ? Qui ? Quoi ? La comptabilité téléphonique ? Qu'est-ce que c'est ces façons de couper la parole aux gens ? Je n'ai pas payé depuis deux mois ? Bien sûr que je le sais. Je n'ai pas d'argent, mais j'ai de l'ordre. Non, ce n'est pas une habitude : c'est une impossibilité. Vous allez couper ? Eh bien... » (*Il va dire une grossièreté, mais se retient. Il raccroche. On sonne à la porte. Il y va.*) La

voyante habite au-dessus. *(On sonne encore. Avec fureur, il répète :)* La voyante habite au-dessus.

UNE VOIX. — Le docteur, je vous prie.

Jacques sursaute, bondit dans son bureau, y organise en un instant un studieux désordre, passe un sarreau et va ouvrir la porte.

SCÈNE II

FRANÇOISE, JACQUES

FRANÇOISE. — Le docteur ?

JACQUES. — Lui-même. *(Elle semble étonnée qu'il soit venu ouvrir lui-même.)* Mon assistante est sortie un instant. Je dois...

FRANÇOISE. — Oui. Bien sûr. *(Il la fait entrer dans le cabinet.)* Moi qui craignais d'attendre. Je suis bien contente.

JACQUES. — Vous avez de la chance.

FRANÇOISE. — On m'a dit qu'on attendait beaucoup chez vous.

JACQUES. — Oui ? *(Il la regarde pour s'assurer qu'elle se moque bien de lui. Il en a la certitude.)* Vous venez de la part d'un de mes confrères ?

FRANÇOISE. — Non.

JACQUES. — D'un client, alors ?

FRANÇOISE. — Oui. De la part de Monsieur... *(Elle invente.)* Piviot.

JACQUES. — Piviot ?

FRANÇOISE. — Du boulevard Malesherbes.

JACQUES. — Dieu, suis-je bête ? M. Piviot, bien sûr : je ne connais que lui.

FRANÇOISE, *elle le regarde à son tour et sait, à partir de ce moment, que lui aussi se moque.* — Ah ?

JACQUES. — Et comment va-t-il ?

FRANÇOISE. — Qui ?

JACQUES. — Pas le boulevard, bien sûr. Notre ami, M. Piviot.

FRANÇOISE. — Docteur...

JACQUES. — Enfin, si vous venez me voir, ce n'est sans doute pas pour la santé de ce brave Piviot. *(Il lui prend la main.)* Asseyez-vous. *(Elle s'assied.)* Qu'est-ce qui ne va pas ?

FRANÇOISE. — Qu'est-ce qui ne va pas ?

JACQUES. — Naturellement.

FRANÇOISE. — Je vais très bien.

JACQUES, *se levant.* — Comme j'ai déjà eu l'honneur de vous en informer, la voyante habite au-dessus.

FRANÇOISE. — Je sais.

Un temps.

JACQUES. — Ah ? *(Un temps.)* Vous venez pour un aspirateur ?

FRANÇOISE. — Où serait-il ? Dans mon sac ?

JACQUES. — Une assurance, alors ?

FRANÇOISE. — Je viens pour maman.

JACQUES. — Pardon. Vous venez me chercher ? Madame votre mère est souffrante ? Il fallait téléphoner. Aujourd'hui, c'est le dernier délai : demain, pfuutt...

FRANÇOISE. — Qu'est-ce que vous dites ?

JACQUES, *il enlève son sarreau.* — Rien. Allons.

FRANÇOISE, *elle ne bouge pas.* — Non.

JACQUES. — Hein ?

FRANÇOISE. — Non.

JACQUES. — Je suppose que je devrais vous laisser parler.

FRANÇOISE. — Ce serait peut-être plus simple.

JACQUES. — Allez.

FRANÇOISE. — Voilà. Maman n'est pas malade non plus.

JACQUES. — Très drôle !

FRANÇOISE. — Mais elle est surmenée.

JACQUES. — Qu'elle se repose.

FRANÇOISE. — Elle ne veut pas.

JACQUES. — Elle a tort. *(Amer.)* Le loisir est le père des arts.

FRANÇOISE. — Docteur, je ne suis pas venue vous demander des maximes.

JACQUES. — Elles ne vous seront pas comptées en supplément.

FRANÇOISE. — Vous êtes extraordinaire...

JACQUES. — Mais c'est vous, mademoiselle, qui êtes extraordinaire. Si je comprends bien, votre famille et vous-même se signalent par une santé exceptionnelle. Il me semble qu'il n'y a de malade autour de vous que ce pauvre monsieur... comment donc, déjà ?... du boulevard Malesherbes, qui, d'ailleurs, n'existe pas.

FRANÇOISE. — Comment ? Le boulevard Malesherbes n'existe pas ?

JACQUES. — En somme, vous venez me voir pour me dire que, chez vous, tout le monde se porte bien. Vous m'en voyez ravi, mais, comme on dit dans Labiche : serviteur.

FRANÇOISE. — Je vous ai dit...

JACQUES. — Que madame votre mère était surmenée ? Je vous le répète : qu'elle se repose. Et si vous ajoutez qu'elle a des soucis, je vous répondrai : moi aussi. A moins, et c'est le meilleur conseil que je puisse vous donner, que vous ne préfériez monter un étage de plus. *(Ton publicitaire.)* Vous qui, dans vos affections ou vos affaires, rencontrez inquiétude et soucis, une seule adresse : M^me^ Marfa, 122 *bis*, rue du Trente-Février, au troisième. *(On sonne à la porte. Il y va.)* La voyante est au-dessus. *(Il revient.)* Je disais : au troisième. Vous trouverez auprès d'elle un réconfort pour le présent, un guide pour l'avenir. Sait tout. Prévoit tout. Tarots. Marc de café. Lignes de la main. Achetez son talisman unique : le bambou du Bengale. Le bonheur dans votre maison.

FRANÇOISE. — Vous avez fini ?

JACQUES. — Oui, mademoiselle. Vous voudrez bien le dire à madame votre mère *(le doigt au plafond)* : le bonheur est plus haut.

FRANÇOISE, *tranquillement.* — Je sais : M^me^ Marfa est ma mère.

JACQUES. — Qu'est-ce que vous dites ?

FRANÇOISE. — Je dis que...

JACQUES. — Ce n'est pas possible.

FRANÇOISE. — Je vous assure.

JACQUES. — Vous êtes la fille de M^me^ Marfa, « la Syrienne inspirée » ?

FRANÇOISE. — Oui. *(Un temps bref.)* Maman est

de Pont-Audemer. Vous ne l'avez jamais rencontrée dans l'escalier ?

JACQUES. — Non.

FRANÇOISE. — C'est vrai qu'elle sort si peu. Elle a tant de travail !

On sonne à la porte.

JACQUES, *un hurlement.* — Ha ! *(Il prend une pince hémostatique, monte sur une chaise et fait sauter le fil de la sonnette.)* Là. C'est idiot, j'aurais dû y penser plus tôt.

FRANÇOISE. — Et vos clients ?

JACQUES. — Ne parlons pas des absents.

FRANÇOISE. — Ah ?

JACQUES. — Ça fait une moyenne avec votre mère.

FRANÇOISE. — Je suis sûre que vous exagérez.

JACQUES. — Ne vous excusez pas. Je suis sans amertume : tout le monde n'a pas le bambou du Bengale dans le sang.

FRANÇOISE. — Croyez-vous que je pourrai m'expliquer ?

JACQUES. — Allez, mademoiselle. La nouvelle que vous êtes la fille d'une Syrienne de Pont-Audemer aurait dû depuis longtemps me couper la parole.

FRANÇOISE. — A la mort de mon père — inspecteur des Contributions indirectes — maman a eu cette idée... elle aimait bien se faire les cartes. Nous sommes venues à Paris. Elle a bien réussi : voilà. Seulement maintenant c'est trop : elle commence à 6 heures du matin.

JACQUES, *amer.* — Je sais.

FRANÇOISE. — Elle va tomber malade.

JACQUES. — Elle doit le savoir : une voyante !

FRANÇOISE, *désolée.* — Oh !

JACQUES. — Et vous comptez sur moi pour...

FRANÇOISE. — Pour lui dire de ménager ses forces.

JACQUES. — Et je vais lui dire ça comment ?

FRANÇOISE. — Elle va venir.

JACQUES. — Donc, elle se sent souffrante.

FRANÇOISE. — Mais non. Si elle se sentait souffrante, vous pensez bien...

JACQUES. — Qu'elle ne viendrait pas me voir, moi. Je m'en doutais. Merci.

FRANÇOISE. — Ce n'est pas ce que je voulais dire. Mais elle a comme clients deux ou trois professeurs à la Faculté de médecine.

JACQUES. — Qui viennent lui demander quoi ? La guérison du cancer ?

FRANÇOISE. — Non. Si leurs petites amies sont fidèles, ou si la Bourse va monter.

JACQUES. — Merveilleux ! Et — si ce n'est pas indiscret — que leur répond madame votre mère ?

FRANÇOISE. — Je ne sais pas ce qu'elle leur répond. Mais je sais qu'ils reviennent. C'est le principal.

JACQUES. — Voyons ! Mais ce que je ne vois pas du tout, c'est pourquoi votre mère va venir.

FRANÇOISE. — A cause de votre appartement.

JACQUES. — Mon appartement ?

FRANÇOISE. — Oui. C'est bien trop petit chez nous, avec la clientèle. Alors, elle aimerait... Vous comprenez : elle recevrait ici. Nous habiterions en haut : ce serait plus commode.

JACQUES. — Et pourquoi venez-vous, vous ?

FRANÇOISE. — Maman m'a envoyé voir si elle n'attendrait pas. Elle a si peu de temps.

JACQUES. — Elle n'attendra pas.

FRANÇOISE. — Et je vous supplie de lui suggérer de se reposer un peu.

JACQUES. — Mais comment ?

FRANÇOISE. — Je ne sais pas. Dans la conversation, glissez-lui... Vous êtes médecin, tout de même.

JACQUES. — Oui, « tout de même », comme vous dites. Merci. Eh bien, c'est entendu.

FRANÇOISE. — Merci mille fois.

JACQUES. — Mais pour l'appartement, ce n'est guère possible.

FRANÇOISE. — Elle serait disposée à faire un gros sacrifice.

JACQUES. — Oui, Je me doute que ses affaires doivent être... satisfaisantes.

FRANÇOISE. — Je crois qu'en cette matière le prix d'un local est de dix fois ce qu'il rapporte par an.

JACQUES, *refroidi.* — Ah !

FRANÇOISE. — Enfin, vous verrez. Mais ne lui dites pas ce que je vous ai dit de sa santé.

JACQUES. — Entendu.

FRANÇOISE. — Merci. Je me sauve. Vous êtes gentil.

JACQUES. — Un mot encore. Madame votre mère viendra dans quelle tenue ?

FRANÇOISE. — Pourquoi demandez-vous ça ?

JACQUES. — Parce que je me méfie. La Syrienne inspirée... Elle a beau être de Pont-Audemer.

FRANÇOISE. — Vous la voyez comment ? La petite croix bleue tatouée sur le front, les gros pendants d'or aux oreilles, ce n'est pas ça ?

JACQUES. — Oui, un peu ça.

FRANÇOISE. — Ça vous ennuie pour vos clients ?

JACQUES. — Non... non. D'ailleurs, ça n'a pas d'importance.

FRANÇOISE. — Alors, je vous l'envoie. Elle n'attendra pas ?

JACQUES. — Non. Mes respects.

FRANÇOISE. — A bientôt.

JACQUES. — Je vous reverrai ?

FRANÇOISE. — Naturellement.

JACQUES. — Oui. D'ailleurs, comment se fait-il que je ne vous ai jamais rencontrée ?

FRANÇOISE. — Vous m'avez rencontrée, mais pas remarquée. Voilà.

JACQUES. — J'ai eu tort.

FRANÇOISE. — Oh !

JACQUES. — Pardon !

Il lui ouvre la porte. Elle sort. Dès qu'elle est sortie, Jacques jette un coup d'œil autour de lui, comme pour s'assurer que l'aspect de la pièce n'est pas trop désastreux. Il songe à la sonnette et la répare. C'est à peine terminé qu'elle sonne. Machinalement, il va à

la porte, visiblement pour crier comme d'habitude : « La voyante, c'est au-dessus », mais, arrivé devant la porte, il songe sans doute que c'est Mme Marfa qui a sonné. Un dernier coup d'œil sur lui-même. Il ouvre.

SCÈNE III

JACQUES, AUGUSTE, NICOLE

AUGUSTE. — Le docteur Jacques Jacques est-il là ?

JACQUES. — Si vous voulez bien vous donner la peine d'entrer. Je vais voir. Vous avez un rendez-vous ?

AUGUSTE. — Nous ne serions pas venus autrement. Nous sommes même un peu en avance. Notre rendez-vous était pour... *(il sort un petit carnet)* après-demain 4 heures précises.

JACQUES. — Vous avez apporté de quoi manger ?

AUGUSTE. — Non. C'est justement pour cela que nous voulions voir le docteur. Nous ne pouvons plus manger.

JACQUES. — Comme c'est curieux ! C'est l'estomac ?

AUGUSTE. — Non. C'est la fin du mois.

JACQUES. — Ah !

AUGUSTE. — C'est grave ?

JACQUES. — Assez.

AUGUSTE. — On nous a dit que le docteur était un spécialiste.

Ils rient tous les trois.

JACQUES. — Mes petits enfants, vous tombez mal.

AUGUSTE. — Bravo. Comment est-elle ?

JACQUES. — Qu'est-ce que tu veux dire ?

AUGUSTE. — Tu me dis que tu attends quelqu'un ?

JACQUES. — Ça ne pourrait pas être un client, non ?

AUGUSTE, *catégorique.* — Non.

JACQUES. — C'est vrai ; d'ailleurs, ce n'est pas un client.

AUGUSTE. — Ben, voyons !

JACQUES. — Tout de même, ta confiance est réconfortante.

AUGUSTE. — Mon coco, la question n'est pas là. J'ai absolument confiance en toi : je te confierais mon portefeuille, ou même le bonheur de ma vie, qui est là *(il montre Nicole)*. Je n'aurais pas une seconde d'incertitude : je serais sûr de ne rien retrouver. Mais si j'étais malade...

NICOLE. — Du bois, Auguste.

AUGUSTE. — Qu'est-ce que tu dis ?

NICOLE. — « Malade » ! Tu as dis : « malade ». Touche du bois.

AUGUSTE. — Tu es fatigante avec ton bois.

JACQUES. — Achète une canne.

AUGUSTE. — C'est une idée. Je disais que si j'étais *(il touche une chaise)* malade, ce n'est pas toi que je viendrais voir.

JACQUES. — N'insiste pas : j'ai compris.

AUGUSTE. — D'abord, tu as une spécialité impossible. La psychopathologie.

JACQUES. — Tu ne sais même pas ce que c'est !

AUGUSTE. — Non.

JACQUES. — Je t'ai déjà expliqué : tu viens me voir avec une jambe cassée et je te démontre qu'en plus de la jambe cassée tu es idiot.

AUGUSTE. — Et alors ? Je le sais, que je suis idiot !

JACQUES. — Tu es un être exceptionnel.

NICOLE, *avec passion.* — N'est-ce pas ? D'ailleurs, je ne pourrais aimer qu'un être exceptionnel.

AUGUSTE. — Ça va. Qu'est-ce qu'on disait ?

JACQUES. — « Je » disais que j'attendais quelqu'un.

AUGUSTE. — Ah ! Tu entends, Nicole. Il va falloir que nous laissions notre ami.

NICOLE. — Oui.

Ils s'installent l'un et l'autre.

AUGUSTE. — Qui attends-tu ?

JACQUES. — Vous avez bien fait de vous asseoir. C'est « elle » que j'attends. *(Il montre du doigt le plafond.)*

AUGUSTE, *Nicole et lui ont regardé le plafond.* — Non ?

NICOLE. — Vous allez « la » voir ?

JACQUES. — Oui, chère amie.

NICOLE. — Comme cela. Dans l'intimité. Ah ! cela va être merveilleux !

JACQUES, *il se moque d'elle.* — Oui, je crois. Vous la connaissez ?

NICOLE. — Vous pensez ! J'y vais tous les mois. *(Montrant Auguste.)* C'est elle qui m'a prédit Auguste.

JACQUES. — A quoi ressemble-t-elle, cette brave voyante ?

NICOLE. — Elle est extraordinaire. Des yeux ! Elle reçoit dans son salon, qui est tout sombre. On voit briller ses grands pendants d'oreilles en or. Elle parle lentement, avec beaucoup d'accent : elle est Syrienne. Vous pensez !

JACQUES. — Via Pont-Audemer, oui. Et elle dit tout ?

NICOLE. — Tout. Moi, elle m'a dit : Lucien, Marcel, Gaston...

AUGUSTE. — Hé là ! Hé là ! Si ça ne te faisait rien...

NICOLE. — Tu es jaloux de mon passé ?

AUGUSTE. — Ce n'est pas ton passé. C'est le calendrier. Et puis c'est encore moins fatiguant d'être jaloux de ton passé que de ton avenir.

NICOLE. — Qu'est-ce que ça veut dire ? *(Elle va pleurer.)* Quand je pense qu'elle m'avait dit : un homme bon, intelligent, que j'allais rencontrer...

JACQUES. — Qui est-ce qui vous a dit ça ?

NICOLE. — Mais, elle !

JACQUES. — Et après, vous avez rencontré *(il montre Auguste)* ça ?

NICOLE. — Oui. A Saint-Philippe-du-Roule.

JACQUES, *étonné.* — Non ?

AUGUSTE. — Au métro, naturellement.

JACQUES. — Bon.

NICOLE. — Il s'est assis en face de moi. Il y en avait un autre à côté de lui.

JACQUES. — Ça devait être l'autre qui était intelligent.

AUGUSTE. — C'est fini ?

JACQUES. — Oui. Si cela ne vous ennuie pas... *(Il fait mine de les reconduire.)*

AUGUSTE. — On ne peut pas dîner ensemble ?

JACQUES. — Non.

AUGUSTE. — Qu'est-ce qu'elle te veut ?

JACQUES. — L'appartement. Elle voudrait agrandir le sien.

AUGUSTE, *il siffle.* — Alors, on ne dîne peut-être pas ce soir. Mais demain... Je pense que tu vas lui en demander un petit paquet.

JACQUES. — Il paraît que ça se calcule sur l'importance de la clientèle.

AUGUSTE. — Alors...

JACQUES. — Oui.

AUGUSTE. — Tu ne veux pas qu'on fasse les clients ? Ça animerait un peu et l'impression serait meilleure.

JACQUES. — Merci.

NICOLE. — Oh ! si, Jacques. On restera là, bien sagement. Je la verrai au jour.

AUGUSTE. — Et puis après, si ça s'arrange, on dînera tout de même ensemble.

JACQUES. — Mais ça ne peut pas s'arranger. Où veux-tu que je loge ?

AUGUSTE. — Si elle te donne une grosse somme, tu trouveras toujours et ta clientèle te suivra sûrement. (*Ceci sur le ton ironique.*)

JACQUES, *vexé.* — Je t'en prie.

AUGUSTE. — Alors, on reste ?

JACQUES. — Si vous voulez. Mais vous me rendrez un service, Nicole, vous ouvrirez la porte. Ça fera mieux. Toi, tu seras un client.

AUGUSTE. — Faudra-t-il prendre un air un peu... (*Geste à la tempe.*)

JACQUES. — Non. Sois naturel, ça suffira largement. *(Il va décrocher une blouse. A Nicole :)* Passez ça.

NICOLE, *elle met la blouse.* — Ça me va ?

AUGUSTE. — Tu as l'air d'une manucure. Mais la voyante n'y verra rien.

NICOLE. — Tu blagues, mais je sais bien qu'elle saura. Elle a un regard qui transperce.

On sonne.

NICOLE. — Ah ! la voilà. Oh ! je suis émue !

AUGUSTE. — Vas-y.

Auguste s'installe dans le salon d'attente. Il mime un tic à la face. Jacques se retire dans son cabinet. Nicole va ouvrir. Mme Marfa paraît. C'est une femme fort distinguée, vêtue d'un strict tailleur gris. Jabot de dentelle. Cheveux très nets. Un ou deux bijoux. Nicole ne semble pas se douter une seconde que cela puisse être la voyante. Elle est très contrariée de ce qui semble être un contretemps. Auguste, lui-même, est un peu surpris.

SCÈNE IV

LES MÊMES, Mme MARFA

Mme MARFA, *elle entre.* — Voulez-vous m'annoncer ?

NICOLE. — Je ne sais pas si le docteur pourra vous recevoir, il attend...

Mme MARFA, *contrariée.* — Ah ? Il m'avait pourtant fait dire qu'il pouvait me recevoir...

NICOLE. — ...Je vais voir, madame. *(Elle passe dans le cabinet. A Jacques :)* Ce n'est pas elle. C'est une cliente.

JACQUES. — Non ?

NICOLE. — Je vous assure.

JACQUES. — C'est fou !

NICOLE. — Qu'est-ce qu'on fait ?

JACQUES. — Eh bien, dites-lui d'attendre. La mère Marfa ne va pas tarder. Je verrai la cliente après.

NICOLE. — Je la mets à côté d'Auguste ?

JACQUES. — Dame ! Où voulez-vous la mettre ?

NICOLE. — C'est juste. *(Elle passe dans l'antichambre. A Mme Marfa :)* Le docteur a un rendez-vous.

Mme MARFA. — Je sais. Vous m'avez annoncée ?

NICOLE. — Oui.

Mme MARFA. — Il aurait peut-être mieux valu me demander mon nom ?

NICOLE. — Ah, oui, je...

Mme MARFA. — Allez le lui dire : Mme Marfa.

NICOLE. — Oh ! vous êtes...

Mme MARFA. — Oui. Vous me connaissez ?

NICOLE. — Non. Oui. Enfin... je... *(Elle disparaît. A Jacques :)* C'est elle. C'était elle, la cliente. *(Il sort par la petite porte. Nicole ouvre la porte.)* Si vous voulez bien... *(Mme Marfa entre dans le cabinet. Nicole passe dans le salon d'attente. Mme Marfa jette un coup d'œil rapide et regarde une seconde la montre de Jacques qui est sur son bureau. A Auguste :)* Tu as entendu ? C'est elle. C'est incroyable.

AUGUSTE. — Evidemment, elle n'a pas l'air... Elle ressemble à ma tante de Nancy.

NICOLE. — Tu sais : elle doit se tromper quelquefois. Tiens, pour moi, le coup du métro : l'homme bon, intelligent...

AUGUSTE. — Ça va. Qu'est-ce qu'on fait ?

NICOLE. — On attend.

AUGUSTE. — Alors, tais-toi. Tiens, lis. *(Il lui donne une revue. Jacques réapparaît dans le cabinet.)*

JACQUES. — Madame... *(Il a sursauté.)*

Mme MARFA. — Bonjour, docteur. Je ne me présente pas ?

JACQUES. — Vous étiez annoncée.

Mme MARFA. — Pas par votre infirmière, en tout cas. Elle a l'air un peu ahuri.

JACQUES. — J'ai eu la visite de mademoiselle votre fille.

Mme MARFA. — Bon. Alors, je suppose que vous n'avez pas de temps à perdre...

JACQUES, *équivoque.* — Oh ! *(A ce moment, il prend sa montre sur le bureau et la met dans sa poche, très machinalement.)*

Mme MARFA. — Moi, en tout cas, je n'en ai pas.

JACQUES. — Je sais.

Mme MARFA. — Ah ! oui. La concierge m'a dit qu'on sonnait beaucoup chez vous pour me demander.

JACQUES. — Quelquefois, en effet.

Mme MARFA. — Je ferai éclairer l'escalier, si nous ne nous arrangeons pas. Mais nous allons

nous arranger. Voyons : ma fille vous a mis au courant ?

JACQUES. — Oui.

Mme MARFA. — Alors, j'irai droit au but : combien ?

JACQUES. — C'est-à-dire, madame...

Mme MARFA. — Vous avez une grosse clientèle ?

JACQUES. — Grosse, ce n'est pas le mot. Mais... hum... fidèle... c'est mon principe : peu de clients, mais... bons...

Mme MARFA. — C'est un bon client qui attend là ?

JACQUES. — Heu... oui...

Mme MARFA. — Et il est... *(Le doigt à la tempe.)*

JACQUES. — Pas exactement. Il serait plutôt...

Mme MARFA. — Idiot ?

JACQUES. — Voilà. Idiot.

Mme MARFA. — Donc, une bonne clientèle — pas grosse — mais... enfin bonne.

JACQUES. — Oui.

Mme MARFA. — Disons : 800.000.

JACQUES. — 800.000 quoi ?

Mme MARFA. — Docteur ! Docteur ! 800.000 francs, voyons !

JACQUES. — Vous voulez me donner 800.000 francs ? Pour quoi faire ?

Mme MARFA. — Pour que vous me laissiez votre appartement. Ah ! ça, vous avez l'air distrait, docteur !

JACQUES. — Oui. Excusez-moi. Je... une seconde. *(Il passe dans l'antichambre. A Nicole et à Auguste :)* 800.000 !

AUGUSTE. — Qu'est-ce que tu dis ?

JACQUES. — 800.000. Elle me donne 800.000 francs pour déménager.

Auguste se lève et rassemble les revues qui sont sur la table.

JACQUES. — Qu'est-ce que tu fais ?

AUGUSTE. — Je commence le déménagement.

NICOLE. — Est-ce que je vous ai dit que j'aimais le caviar, Jacques ?

Jacques revient dans le cabinet.

Mme MARFA. — Vous ne faites rien sans consulter vos amis ?

JACQUES. — Pardon ?

Mme MARFA. — Elle est bien trop fardée pour une infirmière et lui a un tic à la face, mais tantôt du côté gauche, tantôt du droit. Ce tic doit donc être un faux tic et le client un faux client.

JACQUES. — Je commence à comprendre.

Mme MARFA. — L'observation, tout est là. Vous allez voir : une fausse infirmière, un faux client. De la poussière sur vos instruments. *(Elle décroche le téléphone.)* La ligne coupée. Je prévois que vous allez accepter les 800.000 francs. Donnez-moi votre main. Vous êtes nerveux, surpris. Les 800.000 francs ? Pas seulement cela. Vous avez été étonné de mon aspect. Vous attendiez une sorte de gitane. Le genre belle Fatma. Mais faites-vous vos visites en costume de travail ?... Vous êtes d'origine provinciale. Votre père est à la retraite. Votre mère est souffrante. Elle devrait voir un bon médecin. Vous n'avez pas de liaison. Des petites amies de passage. La dernière était brune avec l'accent de Toulouse. Vous avez horreur du cinéma.

JACQUES. — Et l'avenir ?

Mme MARFA. — Je vois une grosse somme. Vite dépensée. Pourtant un changement de situation.

JACQUES. — Dans quel délai ?

Mme MARFA. — Je ne vois pas bien.

JACQUES. — Ah ?

Mme MARFA. — Et puis une femme. Très jolie. Intelligente.

JACQUES. — Je l'épouse ?

Mme MARFA. — Je vois un mariage. Que dites-vous de tout cela ?

JACQUES. — Ça n'est pas mal. Je dis que vous vous êtes renseignée sur moi avant de venir me voir. La concierge vous a parlé de mes parents. Vous savez que, le soir, je suis placeur au Paramount, donc que j'ai horreur du cinéma. Quant au futur... Je changerai forcément de situation un jour ou l'autre en mieux ou en pire ! Si c'est possible. Je rencontrerai forcément une jeune fille qui me paraîtra jolie et intelligente. La question est de savoir si elle le sera vraiment.

Mme MARFA. — Je peux faire mieux.

JACQUES. — Le numéro de mon bataillon pendant la guerre, ou celui de ma montre qui est dans ma poche ?

Mme MARFA. — Si vous voulez. Vous étiez au 26e chasseurs et le numéro de votre montre est 207.411.

JACQUES. — Hein ? Ça, par exemple... *(Il a regardé sa montre.)*

Mme MARFA. — Tout de même un peu étonné, n'est-ce pas ?

JACQUES. — ... oui, j'avoue.

Mme MARFA. — Eh bien, mon cher docteur, je suis ravie de vous connaître. Faites-moi savoir votre réponse au plus tôt. Je remonte. Ma fille... *(Elle sort de son fauteuil avec peine.)* Aïe !

JACQUES, *il songe soudain aux recommandations de Françoise.* — Vous êtes souffrante ?

Mme MARFA. — Non. Je mène une vie de chien. Alors, un peu de fatigue...

JACQUES, *il se lance.* — Vous permettez ? *(Il la rassied, lui prend la main. Elle veut protester.)* Un instant. Une consultation en vaut une autre.

Mme MARFA. — Je n'ai pas de temps à perdre.

JACQUES, *sentencieux.* — On doit trouver le temps de se bien porter.

Mme MARFA. — Mais je vais fort bien. *(Jacques ne l'écoute pas, il lui prend le pouls. Il siffle.)* Qu'y a-t-il ? *(Jacques ne répond pas, il lui regarde le blanc de l'œil.)* Mais, docteur... *(Elle est tout de même impressionnée.)*

JACQUES, *il est maintenant bien en selle.* — Chère madame, vous m'avez raconté mon passé, mon avenir et dit le numéro de ma montre. Je ne saurais vous laisser repartir sans me reconnaître auprès de vous. Je me contenterai de vous dire le présent et ce qui se passe là. *(Il pointe le doigt sur la poitrine de Mme Marfa.)* Migraine. Insomnie. Réveils nauséeux. Somnolence après les repas. Hépatisme. Arthritisme. D'autre part, vos douleurs...

Mme MARFA. — C'est tout ?

JACQUES. — A première vue, oui. Naturellement, il faut envisager : analyses, radio, électro-cardiogramme.

Mme MARFA. — Vous parlez sérieusement ?

JACQUES. — Gravement, même.

Mme MARFA. — Mais vous n'êtes pas spécialiste...

JACQUES. — De psychopathologie, il est vrai, madame. Mais l'état de santé qui est le vôtre est perceptible même à un spécialiste en psychopathologie.

Mme MARFA. — Vraiment ? *(Geste de Jacques.)* Il va falloir...

JACQUES. — Vous soigner, madame.

Mme MARFA. — Mais je n'ai pas le temps.

JACQUES. — Le plus essentiel des soins à envisager sera du repos. Le surmenage est, pour les trois quarts, responsable de votre état.

Mme MARFA. — C'est impossible.

JACQUES. — Dans ce cas, chère madame...

Mme MARFA. — Mais enfin, docteur, croyez-vous que si... enfin, que risque-t-il de m'arriver ?

JACQUES. — Ce serait très présomptueux de ma part de vous faire à vous la moindre prédiction.

Mme MARFA. — Voilà une catastrophe.

JACQUES. — N'exagérons pas. Beaucoup de repos. Quelques soins.

Mme MARFA. — Eh bien, je vais voir. En parler à Françoise.

JACQUES. — Votre fille ?

Mme MARFA. — Oui.

JACQUES. — Pour l'appartement, je pense que la chose est faisable. Je me permettrai de vous porter demain ma réponse.

Mme MARFA. — A vous dire vrai, docteur, ce que vous venez de me dire va peut-être modifier mes projets. Si je dois me mettre en demi-retraite ce n'est peut-être pas le moment d'augmenter mes frais.

JACQUES, *très ennuyé.* — Ah ?

Mme MARFA. — Je vous demande la permission de réfléchir encore de mon côté.

JACQUES. — Vous savez : il ne faut pas non plus jeter tout de suite le manche après la cognée.

Mme MARFA. — Vous ne m'avez pas dit ce que vous m'avez dit pour me faire plaisir.

JACQUES, *distrait.* — Non, c'était pour faire plaisir à...

Mme MARFA. — Qu'est-ce que vous dites ?

JACQUES. — Qu'est-ce que j'ai dit ? Rien !

Mme MARFA. — Si : vous m'avez dit que c'était pour faire plaisir... *(elle comprend tout à coup).* Regardez-moi dans les yeux, docteur...

JACQUES. — Vous allez m'endormir ?

Mme MARFA. — Non. Ce sera inutile. Vous m'avez dit que j'étais malade pour faire plaisir à qui ?

JACQUES. — Je vous assure...

Mme MARFA. — D'ailleurs, je ne sais pas pourquoi je vous le demande. Je le sais.

JACQUES. — C'est bien commode.

Mme MARFA. — Elle ne cesse de me répéter : maman, tu travailles trop. Comme si ce n'était pas pour elle, surtout, ce que j'en fais.

JACQUES. — Cela part d'un bon naturel.

Mme MARFA. — Alors, elle a profité de sa visite pour vous demander... c'est insensé... et c'est très grave de votre part, docteur... Je me porte ?

JACQUES. — Comme le Pont-Neuf. Vous mourrez centenaire.

Mme MARFA. — Oui ?

JACQUES. — Des artères de vingt ans. Un teint de rose. Vous m'enterrerez.

Mme MARFA. — Mais, dites-moi, docteur, quelle raison aviez-vous de lui faire plaisir à ma fille ? Je venais pour une affaire... hum... intéressante pour vous. Vous ne nous connaissiez ni l'une ni l'autre. Encore une fois, vous n'aviez aucune raison de lui être agréable.

JACQUES. — Non.

Mme MARFA. — Alors, vous faites plaisir ainsi à tous les gens que vous rencontrez ? Mes compliments.

JACQUES. — Non, madame, je vous assure. Mais la demande de votre fille m'a paru naturelle, et j'ai pensé vous rendre service à vous-même.

Mme MARFA. — Bon, bon. Je veux bien vous croire, mais vous me permettrez de trouver cela étrange.

JACQUES. — Alors, pour l'appartement ?

Mme MARFA. — Eh bien, tout mensonge doit être puni...

JACQUES. — C'est vous qui dites cela ?

Mme MARFA. — Si je traite, et je vais réfléchir encore, ce ne sera pas à plus de 700.000. Bonsoir, docteur. Ravie de vous connaître.

JACQUES. — Madame...

(Il la raccompagne à la porte. Au moment d'ouvrir celle du palier, on sonne. Il ouvre.)

UNE VOIX. — Madame Marfa ?

JACQUES. — C'est au-dessus.

LA VOIX. — Pardon.

Mme MARFA. — Cela arrive quelquefois ?

JACQUES. — Toutes les cinq minutes, au plus.

Mme MARFA. — Je suis désolée.

JACQUES. — Ne soyez pas désolée, et faites mettre une lampe dans l'escalier. Mes hommages, madame.

Mme MARFA, *à Auguste.* — Ne vous fatiguez plus.

Elle sort.

SCÈNE V

JACQUES, NICOLE, AUGUSTE.

AUGUSTE. — Ça a été long.

NICOLE. — Alors, c'est bien elle ! C'est inouï.

AUGUSTE. — Les 800.000 ?

JACQUES. — 700.

AUGUSTE. — Tu nous avais dis : 800.

JACQUES. — Oui. Elle voulait 800. Mais j'ai discuté : j'ai obtenu 700.

AUGUSTE. — Tu es fou, c'est elle qui te les donne !

JACQUES. — Tiens, oui, c'est vrai.

AUGUSTE. — Mon petit Jacques, tu n'as pas besoin de faire des cachotteries. Tu sais que je ne suis pas un tapeur.

JACQUES. — Mais, bon Dieu, je ne vous fais pas de cachotteries. Elle voulait me donner 800.000, et je me suis tellement bien débrouillé... Ah ! celle-là, si je la revois...

AUGUSTE. — Il faudra bien que tu la revoies.

JACQUES. — Je ne parle pas d'elle. Je parle de sa fille.

AUGUSTE. — Qu'est-ce que sa fille vient faire là-dedans ?

JACQUES. — Ce serait trop long à t'expliquer.

AUGUSTE, *vexé encore.* — Bon.

Un temps.

NICOLE. — Avec 700.000 francs, on peut tout de même dîner.

JACQUES. — Nicole, ma cocotte, vous avez raison. Au diable cette vieille taupe. Allons entamer les 700.000 francs. *(Il sort chercher sa veste en enlevant son sarreau.)* Vous avez faim, les enfants ?

AUGUSTE. — Pas comme si on avait 100 balles, mais enfin... tout de même...

NICOLE. — Dites, Jacques : comment est-elle... comme ça, Mme Marfa ?

JACQUES. — Comment, comme ça ?

NICOLE. — Quand elle ne voit pas ?

JACQUES. — Quand elle... ah, eh bien, vous avez vu... moitié duchesse, moitié infirmière major...

NICOLE. — Et vous ne lui avez pas posé de questions ?

JACQUES. — Si. Elle bluffe tout le temps. Il n'y a que la montre...

NICOLE. — La montre ?

JACQUES. — Tu ne sais pas le numéro de ma montre, toi ?

AUGUSTE. — Elle te l'a dit ?

JACQUES. — Et pourtant on se connaît depuis vingt ans.

AUGUSTE. — Ça n'a aucun rapport.

JACQUES, *il est prêt à sortir.* — Ça y est. Allons-y. *(Ils sont devant la porte. On sonne. En ouvrant.)* — La voyante, c'est...

Mais c'est Françoise.

SCÈNE VI

LES MÊMES, FRANÇOISE

FRANÇOISE. — Je peux vous dire un mot ?

JACQUES. — Volontiers. J'ai moi-même... Entrez.

Ils passent l'un et l'autre dans le cabinet.

NICOLE, *à Auguste.* — Tu crois qu'on dîne ?

JACQUES, *à Françoise.* — Asseyez-vous.

FRANÇOISE. — Inutile. Je voulais seulement vous remercier de votre discrétion.

JACQUES. — Mais...

FRANÇOISE. — Vous n'étiez pas obligé de me rendre service, mais alors pourquoi promettre ?

JACQUES. — Votre mère...

FRANÇOISE. — Je ne sais qu'une chose : je viens de me faire passer un de ces savons...

JACQUES. — Je suis désolé, mais...

FRANÇOISE. — C'est bien tard. Si vous étiez incapable de dire à ma mère ce que je vous avais demandé sans vous embrouiller, il fallait me prévenir. J'aurais compris qu'on pouvait être à la fois psychopathologue et...

JACQUES. — Ah ! mais, zut, à la fin. J'ai fait ce que j'ai pu, moi. Je suis sérieux. Je ne sais pas raconter aux gens des histoires à dormir debout. Je ne suis pas voyante.

FRANÇOISE. — J'aurais dû m'en douter.

JACQUES. — Si vous croyez que j'ai lieu d'être satisfait ! Votre mère est entrée en me proposant 800.000 francs. Elle est sortie en m'en faisant espérer 7. Vous êtes la première femme qui me coûte 100.000 francs. C'est peut-être une habitude à prendre, mais je me trouve un peu jeune... sans compter que je n'en ai pas pour ce prix-là.

FRANÇOISE. — Dites donc ! Si vous pouviez ne pas être grossier !

JACQUES. — Je m'excuse, mais comprenez.

FRANÇOISE. — 100.000 francs, qu'est-ce que c'est !

JACQUES. — Vous en parlez à votre aise.

FRANÇOISE. — Ça fait cent clients.

JACQUES. — Même si ça ne faisait qu'un, ce serait pareil.

FRANÇOISE. — Ça ne va pas ?

JACQUES. — Vous n'êtes pas voyante, vous. Votre mère, elle, elle a vu : la poussière sur les instruments, le téléphone coupé...

FRANÇOISE. — C'est à ce point-là ?

JACQUES. — Si ce n'était qu'à ce point-là !

FRANÇOISE. — La psychopathologie bat de l'aile ?

JACQUES. — Même pas. Elle bat la purée.

FRANÇOISE. — Alors, vous avez raison : je dois m'excuser.

JACQUES. — Oh ! vous savez...

FRANÇOISE. — Vous devriez faire de la médecine générale. A-t-on idée de faire de la psychopathologie ?

JACQUES. — Et c'est la fille d'une voyante qui me dit ça. C'est amusant. Et si je ne m'étais pas installé ici, si je ne voyais pas la procession de clients aller chez votre mère, j'aurais peut-être plus d'espoir.

FRANÇOISE. — Vous allez déménager.

JACQUES. — Je ne regretterai pas la maison.

Il la regarde une seconde à ce moment-là.

FRANÇOISE. — J'essaierai que maman maintienne son chiffre, pour que vous ne la regrettiez plus du tout. 100.000 francs, pour elle...

JACQUES. — Je m'en doute. Elle passe combien de clients par jour ?

FRANÇOISE. — Entre trente et cinquante.

JACQUES. — Et, si ce n'est pas indiscret, elle demande ?...

FRANÇOISE. — 500.

JACQUES, *il rêve.* — Eh bien... Si j'avais su... Dix ans d'études secondaires... sept ans de médecine. Voilà une histoire que je ne raconterai pas à mes parents.

FRANÇOISE. — Je ne sais pas s'ils seraient ravis d'avoir un fils fakir, par exemple.

JACQUES. — Ils seraient ravis de ne pas, à chaque fin de mois, m'envoyer un petit mandat. Un petit mandat pour moi, qui est un gros mandat pour eux.

FRANÇOISE. — Vous non plus, je ne vous vois pas dans le rôle.

JACQUES. — On doit s'y faire. Votre mère m'a fait une petite démonstration tout à l'heure. Ça n'était pas sorcier, c'est le cas de le dire. Il n'y a que le numéro de mon bataillon...

FRANÇOISE. — Maman vous a dit le numéro de votre bataillon ? Et ça vous a étonné ?

JACQUES. — Oui. J'avoue.

FRANÇOISE, *elle rit.* — Ah ! ah ! ah !

JACQUES. — Je sens que je vais être déçu.

FRANÇOISE. — Je le crains. J'ai un cousin qui est venu nous voir hier. Il a vu votre nom à votre porte.

JACQUES. — Il a bonne vue, l'escalier est d'un sombre !

FRANÇOISE. — Il nous a dit : « Le docteur Jacques Jacques habite la maison ? Je le connais bien. Nous avons fait notre service ensemble au 26e chasseurs. » C'est tout simple, vous voyez.

JACQUES. — En effet, mais la montre, alors ?

FRANÇOISE. — La montre ?

JACQUES. — Elle m'a dit le numéro de ma montre.

FRANÇOISE. — Non ? De votre montre qui était dans votre poche ?

JACQUES. — Oui.

FRANÇOISE. — Ça, alors...

JACQUES. — Notez que je ne suis pas curieux, mais, à l'occasion, demandez-lui...

FRANÇOISE. — Oui. Moi-même je me demande...

JACQUES. — Il doit y avoir une explication aussi simple que pour le 26e chasseurs.

FRANÇOISE. — En somme, elle ne vous a pas étonné.

JACQUES. — Excusez-moi. J'ai l'impression qu'en trois mois on doit faire un extra-lucide pas tellement myope.

FRANÇOISE. — On dit ça.

JACQUES. — Je vous assure. Si on n'avait pas de scrupules...

FRANÇOISE. — Soyez poli, dites donc. On dirait que ma mère est une sorte d'escroc.

JACQUES. — Non, mais...

FRANÇOISE. — Vous croyez qu'un bon conseil et un peu d'espoir ne valent pas une potion ?

JACQUES. — Parlez-moi de sacerdoce, vous me ferez plaisir. Le crocodile au plafond, la boule lumineuse sur la table...

FRANÇOISE. — Le Bon Dieu lui-même, on le met en scène.

JACQUES. — Permettez : le Bon Dieu ne demande pas 500 francs.

FRANÇOISE. — Vous êtes stupide.

JACQUES. — Hé là !

FRANÇOISE. — Pardon. Au fond, je ne sais pas pourquoi je discute.

JACQUES. — Oui. Il y a des moments, ainsi... je me demande pourquoi, moi, tout à l'heure, je me suis laissé embarquer dans cette histoire de surmenage de votre mère. Coût : 100.000 francs.

FRANÇOISE. — Je vous ai dit que j'arrangerais ça. Vous êtes un homme d'argent.

JACQUES, *sarcastique.* — Vous êtes charmante. Ceci dit, je ne sais pas ce que je ferais pour que mes fins de mois durent moins de trois semaines.

FRANÇOISE. — Vous l'avez dit vous-même : fakir.

JACQUES. — Hein ? *(Il la regarde et paraît se demander si elle plaisante. Après un temps.)* Vous plaisantez ?

FRANÇOISE. — Mais non. Vous avez l'air d'être prêt à tout : alors, je vous dis...

JACQUES, *il se reprend violemment.* — C'est idiot. On cause... on cause... c'est tout.

FRANÇOISE. — Non.

Elle va à la porte.

JACQUES, *après un bref silence.* — Votre mère a commencé... comment ?

FRANÇOISE. — Il faut tout de suite se jeter à l'eau.

JACQUES. — Ah !

FRANÇOISE. — Ce qui aurait été amusant, c'est qu'au début vous travailliez avec maman. Elle pourrait se reposer un peu.

JACQUES. — Vous plaisantez toujours ?

FRANÇOISE. — ...mais... peut-être pas.

JACQUES. — Ça ne tient pas debout. Et puis, pourquoi me parlez-vous de ça ?

FRANÇOISE. — Je ne sais pas. Comme vous avez dit : on cause.

JACQUES. — Et puis, votre mère, ça lui ferait plaisir, sûrement.

FRANÇOISE. — Oh ! j'arriverais bien à la persuader.

JACQUES. — Vous êtes trop aimable, mais... *(Il réfléchit un temps.)* ...elle se demanderait bien comme moi... pourquoi vous me proposez ça ?

FRANÇOISE. — Qu'est-ce que vous imaginez ? Vous me plaisez autant que je dois vous plaire. C'est tout dire. Non : seulement je vous vois... et puis, pour maman, ce serait une excellente solution.

JACQUES. — Je pourrais demander 250 francs.

FRANÇOISE. — Vous n'y entendez rien. Qu'est-ce que vous voulez faire croire aux gens pour 250 francs ?

JACQUES. — C'est ce que je demandais ici.

FRANÇOISE. — A qui ?

JACQUES. — Enfin, c'est ce que j'aurais demandé.

Ils rient tous les deux.

FRANÇOISE. — Alors, j'en parle à maman ?

JACQUES. — C'est fou, elle va sauter en l'air.

FRANÇOISE. — Vous avez déjà peur qu'elle refuse ?

JACQUES. — Alors, pour l'appartement ?

FRANÇOISE. — Ce sera parfait. Vous ne serez pas dépaysé. Vous pourrez rester ici. Il faudra évidemment changer un peu le décor.

JACQUES. — Il faudra aussi que je change de nom ?

FRANÇOISE. — De préférence. Ne serait-ce qu'à cause de votre famille.

JACQUES. — Dites encore : votre mère n'aura pas peur que je lui prenne sa clientèle ?

FRANÇOISE. — Pas si vite.

JACQUES. — Elle compte peut-être que, plus tard, vous reprendrez le fonds ?

FRANÇOISE. — Sûrement pas. Alors, c'est d'accord ?

JACQUES. — Parlez-en si vous voulez, mais...

FRANÇOISE. — Réponse demain, comme pour l'appartement. Bonsoir.

Elle ouvre la première porte, passe dans l'antichambre et sort. Jacques réfléchit profondément.

AUGUSTE. — Tu n'y as gagné qu'une chose : j'ai aussi faim qu'elle.

JACQUES. — Mais vous ne pensez qu'à manger !

AUGUSTE. — Et toi, tu n'y penses pas ?

JACQUES. — Non, moi, je songe... je songe... Dites, à votre avis, c'est difficile d'être fakir ?

NICOLE. — Hein ?

JACQUES. — Répondez !

AUGUSTE. — Vu le nombre qu'il y en a, ce ne doit pas être sorcier, c'est le cas de le dire.

NICOLE. — Tout de même ! Dire le passé, l'avenir, endormir les gens...

JACQUES. — Ah ! il faut endormir les gens ? Comment fait-on ?

NICOLE. — On dit : dormez, je le veux... mais il faut avoir l'œil magnétique.

JACQUES. — Ah ! Et est-ce que vous croyez que...

AUGUSTE, *il regarde le blanc de l'œil de Jacques.* — Non, tu as le blanc de l'œil un peu jaune, mais c'est le foie, ce n'est pas le magnétisme.

JACQUES. — Tu crois ? *(Il regarde Nicole d'un œil « magnétique ».)* Dormez, je le veux !

NICOLE. — Il faut le dire sérieusement !

JACQUES. — Dormez, je le veux !

NICOLE. — Ah ! (*Un petit cri.*)

AUGUSTE. — Tu ne crois pas qu'avec un peu de chloroforme ça irait plus vite ?

JACQUES. — Dormez ! Dormez !

Nicole a tout d'un coup les yeux fixes. Elle se raidit et tombe toute droite. Auguste la cueille au vol. Il l'installe dans un fauteuil voisin où elle se tient également toute raide.

AUGUSTE. — Tu es folle !

JACQUES. — Assez plaisanté, mes enfants : on va dîner.

AUGUSTE. — Enfin !

Jacques range quelques objets en désordre sur son bureau. Nicole ne bouge toujours pas. Jacques la regarde.

JACQUES, *à Auguste.* — Dis donc, tu ne penses pas que...

AUGUSTE. — Tu veux rire. Elle adore faire des blagues. Tu vas voir comme elle est endormie.

JACQUES. — Qu'est-ce que tu fais ?

AUGUSTE. — Une épingle dans le gras du bras.

Il fait comme il dit. Nicole ne bronche pas.

AUGUSTE. — Ça, par exemple...

JACQUES. — C'est inouï. Je vais appeler un médecin. *(Il bondit sur le téléphone.)* Je suis formidable, hein ? Zut, il est coupé.

AUGUSTE. — Et puis, je te rappelle que tu es médecin.

JACQUES. — C'est juste, mais, tu comprends, c'est un cas un peu spécial. Qu'est-ce que tu crois qu'il faut faire ?

AUGUSTE. — Si tu es dépassé, moi, c'est encore pire... Attends... je pense là...

JACQUES. — Si je lui disais... *(A Nicole :)* Réveillez-vous, Nicole, je le veux !

Nicole a un petit soubresaut.

AUGUSTE. — Attends !

JACQUES. — Quoi ?

AUGUSTE. — Il paraît que lorsqu'on est... comme ça... on répond aux questions et on ne peut pas mentir.

JACQUES. — Oui, il paraît. Alors ?

AUGUSTE. — Je voudrais que tu lui demandes... où elle était, hier, à 5 heures.

JACQUES. — Pourquoi ?

AUGUSTE. — Elle m'a dit qu'elle allait voir sa tante de Saint-Cloud... et un ami a cru l'apercevoir place Clichy... Note bien que j'ai confiance... Seulement, ça m'amuserait...

JACQUES. — Tu crois ? C'est si bon de ne pas savoir...

AUGUSTE. — Vas-y, je te dis...

JACQUES. — Bon... *(Il est très embêté.)* Nicole, où étiez-vous hier à... 3 heures...

AUGUSTE. — 5 heures...

JACQUES. — Où étiez-vous à 5 heures ?

NICOLE. — J'étais... j'étais chez... Léon.

JACQUES. — Hein !

AUGUSTE. — Léon ? Mais je ne connais pas de Léon...

JACQUES. — Note bien que toi, tu n'es pas obligé de le connaître.

AUGUSTE. — Ça, alors...

JACQUES. — Je t'avais dit...

AUGUSTE. — Oui. Et maintenant, réveille-la. Je vais lui dire deux mots.

JACQUES. — Ah ! non, pardon, pas question. Je n'admettrai pas que tu profites...

AUGUSTE. — Tu vas voir si je ne profite pas...

JACQUES. — C'est bien simple. Si tu ne me jures pas de te taire, je ne la réveille plus jamais.

AUGUSTE. — Tout ce que je peux te promettre, c'est de ne pas lui en parler devant toi.

JACQUES. — Bon. Ça suffira. Tu comprends, je suis pour la paix des ménages.

AUGUSTE. — C'est gagné. Vas-y.

JACQUES. — Réveillez-vous, Nicole, je le veux.

NICOLE. — Oh... on... où suis-je ? Que m'est-il arrivé ?

AUGUSTE. — Il t'a... endormie.

NICOLE. — Non ? Vous êtes inouï, Jacques !

JACQUES. — Oui, je suis assez inouï.

NICOLE. — Dites-moi, j'y pense... vous ne m'avez pas fait parler, au moins ? Il paraît que, quand on dort comme ça, on répond aux questions et on ne peut pas mentir.

AUGUSTE. — Et ça t'ennuie, hein ?

NICOLE. — Je pense que tu as assez confiance en moi...

AUGUSTE, *amer.* — Voyons...

Un silence.

NICOLE. — Alors, on dîne ? *(Silence.)* On dirait que vous n'avez plus faim ?

JACQUES. — Si, bien sûr, on a faim...

NICOLE. — Parce que, si vous deviez faire cette tête-là toute la soirée, je pourrais me faire inviter ailleurs...

AUGUSTE. — Je n'en doute pas...

NICOLE. — Par Léon, par exemple...

AUGUSTE. — Hein ?

JACQUES. — Nicole ! Mais alors, vous n'étiez pas endormie ?

NICOLE. — On ne peut plus plaisanter ?

AUGUSTE. — Alors, Léon ?

NICOLE. — Tu n'aimes pas ce nom-là ?

AUGUSTE. — Non.

NICOLE. — Moi non plus. *(Elle l'embrasse.)*

JACQUES. — Et bien, moi, je suis un peu déçu. Je pensais l'avoir... (*Geste d'endormir.*)

AUGUSTE. — Tu es bien gentil. Elle aurait été endormie et elle aurait dit ce qu'elle a dit, tu vois ce que je serais ?

JACQUES. — Oui, très bien. Ça m'aurait ennuyé pour toi, remarque, mais moi ça m'aurait amusé.

NICOLE. — Dites-moi, Jacques... puisque du côté de l'œil magnétique ça n'est pas encore très au point, pourrais-je au moins vous poser une question, une question sur l'avenir ?

JACQUES. — Si ça n'est pas très grave...

NICOLE. — C'est une question, pour moi, de vie ou de mort.

JACQUES. — Oh ! alors... Enfin, dites toujours...

NICOLE. — Voilà : quand allons-nous dîner ?

JACQUES. — Attendez, à cette question-là, je pourrai peut-être répondre. *(Il prend un air inspiré.)* Je vois... je vois dans un quart d'heure... un dîner... non, un festin : huîtres, soles meunières...

AUGUSTE. — Tu vois l'addition aussi ?

JACQUES. — Oui... un chiffre énorme.

AUGUSTE. — Et tu vois qui la paie ?

JACQUES. — Oui. Moi.

RIDEAU

ACTE II

Le même décor, ou plutôt les mêmes pièces, car le cabinet de Jacques est transformé complètement en cabinet de fakir, dans le style que l'on imagine.

Le cabinet d'attente n'a pas changé, il est normalement éclairé. Le cabinet de Jacques est dans une pénombre mystérieuse. (Boule opalescente.)

Au lever du rideau, le cabinet est vide, mais le salon d'attente est déjà occupé par un client. De plus, l'on sonne : une domestique arabe (?) paraît dans le cabinet et, à pas mesurés, va ouvrir la porte à un nouveau client. Au moment où la servante arabe repasse dans le cabinet Jacques paraît. Il est vêtu « à l'européenne », c'est-à-dire : un costume gris clair, avec une grosse perle à la cravate. Il s'est fait une tête. Turban, naturellement.

SCÈNE PREMIÈRE

JACQUES, NICOLE

JACQUES, *il est entré en se tenant la tête par le bas du turban.* — Je ne l'ai pas depuis cinq minutes que j'ai déjà mal à la tête. Et puis, qu'est-ce que ça sent, ici ? Je vais étouffer, ma petite Nicole.

NICOLE. — C'est un truc que Mme Marfa m'a dit de brûler là-dedans.

Elle désigne un brûle-parfum.

JACQUES. — Ecoutez : quand c'est Mme Marfa qui opère, vous faites ce qu'elle vous dit. Quand c'est moi...

NICOLE. — Jacques, ce n'est pas parce que je fais la bonne ici qu'il faut me parler sur ce ton. Je n'ai pas été habituée à servir, moi. Si Auguste n'était pas à la cote, ou bien si j'avais pu me résoudre à le tromper, je vous jure que je ne serais pas là.

JACQUES. — Bien sûr. Ne vous fâchez pas, Nicole ; d'ailleurs, vous ne servez pas ici. Vous êtes le disciple du maître.

NICOLE, *hébétée.* — Ah ?

JACQUES. — C'est une grosse nuance. Et allumez donc l'électricité, voulez-vous ? Je ne me ferai jamais à ce décor.

NICOLE. — Pourtant, vous êtes content ?

JACQUES. — Ça va. Depuis un mois que Mme Marfa s'est assuré, trois fois la semaine, la collaboration du célèbre voyant Jaca-bey, ça va. Ils sont combien aujourd'hui ?

NICOLE. — Deux.

JACQUES. — Et il n'y a pas d'erreur. Ils savent bien que c'est moi qui opère ?

NICOLE. — Oui.

JACQUES. — Parfait. Voyons un peu.

Il monte sur une chaise et, par un trou dans la cloison, regarde ses clients. A ce moment, Françoise paraît à la porte du fond du cabinet.

SCÈNE II

FRANÇOISE, JACQUES, NICOLE

FRANÇOISE. — Eh bien, qu'est-ce que vous faites ?

JACQUES. — Je les regarde. Je ne vous ai pas dit que je les regardais avant ? Ça me gagne du temps. Et puis, dans les débuts, ça permet de réfléchir un peu plus : ça vaut mieux.

FRANÇOISE. — Très ingénieux. Alors, qui est-ce que vous avez en ce moment ?

JACQUES. — D'abord, la petite dame qui est venue mardi.

FRANÇOISE. — Elle est encore là ?

JACQUES. — Oui. Ce n'est pas bon ?

FRANÇOISE. — On ne sait pas. Ou elle vient vous flanquer des gifles, ou elle vient vous remercier. Mardi, elle était là pour quoi ? Une affaire d'amour ?

JACQUES. — Oui. Et d'argent aussi. Enfin, le mélange habituel.

FRANÇOISE. — Et vous vous en êtes bien tiré ?

JACQUES. — Mon Dieu, oui... D'ailleurs, elle n'a pas l'air d'être là pour gifler... *(Il regarde encore.)* Il y a encore un monsieur. Il a l'air à la fois sceptique et détaché. Je n'aime pas ça.

NICOLE. — Un monsieur en gris ?

JACQUES. — Oui.

NICOLE. — C'est le premier à passer. Il était là à 2 heures.

JACQUES. — C'est embêtant : je ne vois pas du tout ce que je vais lui raconter. Votre mère n'est pas là, Françoise ?

FRANÇOISE. — Si, elle va passer vous voir. Nous avons déjeuné dehors.

JACQUES. — Vous sortez beaucoup en ce moment.

FRANÇOISE. — Nous déjeunions avec M. Ramirez.

JACQUES. — Encore !

FRANÇOISE. — Pourquoi encore ?

JACQUES. — Rien. Vous avez parfaitement le droit de déjeuner avec ce métèque...

FRANÇOISE. — Il est charmant ce métèque, comme vous dites. On ne peut pas en dire autant de vous.

JACQUES. — Bien sûr qu'il est charmant. Ils sont toujours comme ça : c'est le métier qui veut ça, ou la latitude.

FRANÇOISE. — Et puis, c'est un peu comique de vous entendre parler de métèque avec cette tête-là.

JACQUES. — Si le visage est de Chandernagor *(Il chante.) Mon cœur, toujours, restera français.* Quant à vous... car vous alliez ajouter que je ne suis pas aimable avec vous... j'aime mieux vous prévenir : je ne suis pas aimable avec mes amis.

FRANÇOISE. — Je suppose que je dois remercier.

JACQUES. — Non.

FRANÇOISE. — Bon. *(Elle regarde sa montre.)* Oh ! 3 heures ! Il faut que je file.

JACQUES. — Moi, il faudra que je vous file, un jour. Quand je pense que je vous connais depuis un mois et que je ne sais même pas ce que vous faites !

FRANÇOISE. — Je vous dis que je suis danseuse.

JACQUES. — Non.

FRANÇOISE. — Soyez poli.

JACQUES. — Je débute dans la voyance, je le sais. A la vérité, je ne mets pas encore la main dessus à chaque fois, mais je détecte déjà assez bien le mensonge. Et puis, nous avons dansé une ou deux fois ensemble. Vous dansez bien, mais ce n'est pas la classe internationale.

FRANÇOISE. — C'est que, dans mon numéro, je danse sur les mains.

JACQUES. — Vous n'avez pas été tentée d'aider votre mère ? Ça aurait été plus normal que de m'embaucher. Comme toutes les femmes qui ne sont pas idiotes, vous avez de l'intuition. Avec ça et un peu de toupet, dont vous ne manquez pas non plus...

FRANÇOISE. — Vous me gâtez, vraiment. Mais non, je crois que je réussirais mal. D'ailleurs, maman ne veut pas. Elle préfère... *(Elle s'arrête net.)*

JACQUES. — Que préfère maman ?

FRANÇOISE. — Le fakir Jaca-bey voit tout, sait tout.

JACQUES. — Enfin, c'est idiot de ne pas me dire...

FRANÇOISE. — Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

JACQUES. — Juste. Enfin, votre travail vous plaît ?

FRANÇOISE. — Enormément.

JACQUES. — Parfait.

FRANÇOISE. — Cette fois, je me sauve.

JACQUES. — Permettez, une seconde encore. *(A Nicole :)* Voulez-vous dire aux gens qui sont là que le maître les recevra dans un instant.

NICOLE. — Bien. *(Elle sort.)* Le maître vous recevra dans un instant.

FRANÇOISE. — La manœuvre est discrète.

JACQUES. — N'ayez pas peur.

FRANÇOISE. — Et vous êtes fat, en plus.

JACQUES. — Je voulais seulement vous remercier. Vous m'avez rendu un fameux service.

FRANÇOISE. — Vous pouviez me dire cela devant Nicole.

JACQUES. — Oui. Mais... je me demande pourquoi vous m'avez fait cette proposition.

FRANÇOISE. — Cela m'a paru drôle de débaucher un toubib pour en faire un fakir. Vous aviez pensé à autre chose ?

JACQUES. — Oh ! non. Mais je me demandais aussi pourquoi j'ai accepté.

FRANÇOISE. — Parce que vous avez pensé que le bambou de Bengale serait plus comestible que le mercurochrome.

JACQUES. — Françoise, ce ne serait pas honnête de ma part de vous cacher qu'à première vue vous m'avez été très sympathique.

FRANÇOISE, *elle se moque de lui.* — Pas possible.

JACQUES. — A seconde vue aussi, d'ailleurs.

FRANÇOISE. — Vous verrez qu'à troisième vue ça s'arrangera.

JACQUES. — Je ne sais pas.

FRANÇOISE. — Notez que, vous aussi, vous m'avez été très sympathique.

JACQUES. — Ah !

FRANÇOISE. — Sympathique. Du grec *sun pathein,* souffrir avec. J'ai compati à votre détresse.

JACQUES, *refroidi.* — Ah ! *(Il réfléchit.)* Mais vous savez le grec ?

FRANÇOISE, *elle élude.* — Mon cher Jacques, vous êtes comme tous les hommes, d'une disponibilité de cœur... étonnante.

JACQUES. — Pas du tout.

FRANÇOISE. — Mais si, la première venue...

JACQUES. — Vous n'êtes pas la première...

FRANÇOISE, *avec un léger énervement.* — Je pense bien.

JACQUES. — Je voulais dire...

FRANÇOISE. — Ça n'a aucune importance. Il y a surtout une chose que je veux vous dire, puisque nous sommes sur un sujet un peu particulier. Il ne faut pas vous faire d'illusion. Je ne sais si vous avez sur ma modeste personne des vues... hum... purement sentimentales... ou au contraire des vues plus officielles, mais, dans les deux cas, rien à faire. La première solution ne me convient pas. La seconde ne conviendra pas à maman.

JACQUES. — Je dois donc en déduire que vous accepteriez de m'épouser et que madame votre mère accepterait seulement que vous fussiez ma maîtresse.

FRANÇOISE. — Jacques, ne soyez pas stupide.

JACQUES. — Pardon. Alors ?

FRANÇOISE. — Je vois la tête de maman si je lui disais : j'épouse un fakir.

JACQUES. — Vous êtes inouïe. Je ne suis pas fakir.

FRANÇOISE. — Vous n'êtes pas médecin non plus. Un médecin sans clients n'est pas un médecin. Vous n'auriez pas idée de vous intituler chasseur de lions si vous n'en tuiez pas au moins un de temps en temps.

JACQUES. — Françoise !

FRANÇOISE. — Et puis, mon cher ami, vous n'arriverez à rien dans votre nouveau métier si vous êtes distrait de la lecture des astres par l'éternelle histoire.

JACQUES. — Ce qui est éternel est inévitable, et ce peut être une merveilleuse fatalité.

FRANÇOISE. — Vous êtes gentil, Jacques, mais le devoir d'un fakir digne de ce nom, c'est de s'occuper du bonheur des autres exclusivement. A bientôt.

Elle sort.

JACQUES, *seul.* — Si j'en connaissais un sérieux, de fakir... Ah ! je suis idiot. *(Il sonne. Nicole paraît.)* Éteignez, Nicole. Faites entrer le monsieur en gris et que Dieu me vienne en aide.

Au moment où Nicole va introduire le Monsieur en gris, on sonne. Elle va ouvrir. C'est Mme Marfa et Ramirez.

Mme MARFA, *à Nicole.* — Le maître a-t-il quelqu'un ?

NICOLE. — Non, madame. Mais...

Mme MARFA. — J'en ai pour une seconde. Venez, Rémo.

Le Monsieur en gris les a regardés avec attention. Mme Marfa et Ramirez pénètrent dans le cabinet de Jacques.

SCÈNE III

JACQUES, Mme MARFA, RAMIREZ

Mme MARFA. — Bonjour, docteur.

JACQUES. — Madame, ne m'appelez pas docteur, ça me gêne horriblement.

RAMIREZ, *à Jacques.* — Comment allez-vous ?

JACQUES, *réticent.* — Bien.

RAMIREZ. — Alors, ça va, la double vue ?

JACQUES. — Je ne suis pas mécontent.

RAMIREZ. — J'en suis ravi pour vous.

JACQUES, *sec.* — Merci.

RAMIREZ. — Je dois vous dire loyalement ma pensée : je pense que Mme Marfa a eu tort d'accepter votre... collaboration. Aucun homme, si doué soit-il, ne saurait atteindre son degré d'intuition... si féminine.

Mme MARFA, *ravie.* — Mon cher Rémo, vous exagérez.

RAMIREZ. — Non, vraiment, ma chère amie, j'ai eu maintes fois l'occasion d'apprécier votre tact, votre perspicacité. Je vous l'ai dit mille fois : je ne crois pas à la double vue, mais si quelqu'un devait m'y faire croire un jour ce serait vous.

JACQUES, *agacé.* — Eh bien ! moi, je le dis en toute modestie, je me... surprends moi-même. Les clients déjà nombreux que j'ai vus m'ont semblé vraiment satisfaisants.

RAMIREZ, *condescendant.* — Vous m'en voyez ravi.

JACQUES. — Vous êtes trop aimable.

Mme MARFA. — Ainsi, mon cher ami, vous n'avez pas besoin de moi cet après-midi ?

JACQUES. — Je m'excuse, madame, mais — franchement — non.

Mme MARFA. — Tant mieux, tant mieux, vraiment. J'avais besoin de prendre un peu de repos. N'est-ce pas, Rémo ?

RAMIREZ. — Certainement. Et de distraction. Si un tour au Bois peut vous être agréable... ma voiture est en bas.

Mme MARFA. — Ce sera merveilleux... J'ai une envie de campagne. Avant, je vous demanderai de m'arrêter un instant à la banque. *(Elle va vers la sortie. A Jacques :)* Alors, bon courage. A ce soir.

Mme Marfa sort avec Ramirez.

SCÈNE IV

JACQUES, LE MONSIEUR EN GRIS

Jacques sonne. Nicole se présente.

JACQUES. — Le monsieur en gris. *(Nicole introduit le Monsieur en gris. Silencieusement. Jacques indique un siège au monsieur. Celui-ci s'assied en souriant. Jacques feint d'abord de se recueillir en fermant les yeux et en joignant les mains.)* Désirez-vous savoir quelque chose de particulier, ou préférez-vous un aperçu général sur l'ensemble de vos soucis ?

Il a pris un accent oriental, bien entendu.

LE MONSIEUR. — Je ne veux rien savoir du tout, et je n'ai aucun souci.

JACQUES. — Dans ce cas, je ne vois pas...

LE MONSIEUR, *il rit.* — Docteur, je vous déconseille vivement d'employer trop souvent cette expression.

JACQUES. — Docteur ?

LE MONSIEUR. — Vous allez comprendre. *(Il cherche dans sa poche.)* Parce qu'enfin la double vue, ça n'est pas mal, mais ça ne vaut pas une bonne carte de visite...

Il a trouvé la carte et la tend à Jacques.

JACQUES, *il lit la carte, troublé.* — Détective privé ?

Il a perdu son accent.

LE MONSIEUR. — Attention ! Vous perdez votre accent. Avec moi, ça n'a pas d'importance, notez bien.

JACQUES. — Ce que j'aimerais bien savoir, c'est...

LE MONSIEUR. — On pourrait s'imaginer qu'il n'y a pas besoin de s'expliquer beaucoup, chez un fakir. Ce serait une erreur ! Au demeurant, rassurez-vous : je viens ici en ami, doublement en ami. Je viens d'abord vous remercier.

JACQUES. — Mais je ne vous connais pas...

LE MONSIEUR. — Non. Mais vous connaissez ma femme. *(Geste d'ignorance de Jacques.)* Une petite brune. Elle devait avoir un tailleur vert. Je vais vous montrer sa photo, ce sera plus sûr.

Il sort une photo et la tend à Jacques.

JACQUES. — Oui. Je me souviens, elle est venue...

LE MONSIEUR. — Pour savoir quelque chose « en particulier », comme vous dites ; en l'occurrence pour savoir de votre bouche si j'étais fidèle.

JACQUES. — Mais je lui ai dit...

LE MONSIEUR. — Que j'étais un mari modèle. Elle est rentrée ravie à la maison. C'est bien pourquoi je viens vous remercier. Elle est jalouse comme un tigre.

JACQUES. — J'espère bien ne pas m'être trompé.

LE MONSIEUR. — Si, naturellement : j'ai une

petite amie aux « Folies » comme tout le monde. Mais si j'ai bien compris, votre travail à vous, c'est l'espoir, ça n'est pas la vérité.

JACQUES. — Oui. Je crois. Enfin, il me semble. Comme vous devez le savoir, je ne suis pas encore très... au courant.

LE MONSIEUR. — J'ai l'impression que vous ne commencez pas trop mal. Pour mon compte, je suis très satisfait de vous, ma femme aussi. Et je vais vous le prouver tout de suite.

JACQUES. — Ah !

LE MONSIEUR. — Vous connaissez un certain Ramirez ?

JACQUES. — Moi, à peine. Mais Mme Marfa, avec qui je collabore, le connaît bien.

LE MONSIEUR. — Oui. Je viens de les voir passer ensemble dans l'antichambre. C'est ce qui m'a donné l'idée de vous en parler. Il voit souvent, je crois, Mme Marfa et sa fille.

JACQUES. — Oui. Surtout depuis que, en raison de ma présence, Mme Marfa a quelques loisirs.

LE MONSIEUR. — Eh bien, je vais vous donner l'occasion d'étonner Mme Marfa elle-même.

JACQUES. — Ah !

LE MONSIEUR. — Je surveille ce Ramirez depuis un certain temps pour un client. Il est soi-disant Brésilien et s'appelle Ramirez comme moi Napoléon. Il est déjà titulaire de quelques condamnations : vol, chantage, escroqueries. Je pense que ces petits détails peuvent vous intéresser ainsi que Mme Marfa. En ce qui la concerne, toutefois, il conviendra de les lui communiquer avec précaution. Vous savez comme moi que la vérité, pour être dite avec quelque... utilité, doit être... parée comme les femmes... quand elles ne sont pas très agréables.

JACQUES. — Je vous suis très reconnaissant. En effet, cela sera à Mme Marfa très... précieux...Et à moi-même aussi.

LE MONSIEUR. — Et voilà ! *(Il se lève.)* Si je peux vous rendre d'autres services, vous avez mon téléphone sur ma carte.

JACQUES. — Il y a un petit renseignement... si vous pouviez. Vous connaissez la fille de Mme Marfa ?

LE MONSIEUR. — Ah ! ah ! je vous vois venir.

JACQUES. — Oh ! non. Ce n'est pas ça. C'est un petit détail : elle travaille, je ne sais pas où, et elle ne veut pas me le dire.

LE MONSIEUR. — C'est enfantin. Et vous n'avez pas pu deviner ?

JACQUES. — Non.

LE MONSIEUR. — Vous me décevez beaucoup. Enfin, je vous dirai ça un de ces jours. Je vais charger mon fils, qui a neuf ans, du travail. Bonsoir, docteur.

JACQUES. — Chut !

LE MONSIEUR. — Ès sciences occultes, naturellement. *(Il ouvre la porte.)* Ah ! encore : vous savez qui est là, naturellement.

JACQUES. — Qui ?

LE MONSIEUR. — La petite femme brune.

JACQUES. — Ah ! oui. Elle est déjà venue.

LE MONSIEUR. — Et vous savez qui c'est ?

JACQUES. — Euh ! Non. je lui ai parlé d'argent, de cœur, enfin la consultation standard. Elle n'a pas paru mécontente. D'ailleurs, vous voyez : elle revient.

LE MONSIEUR. — Ce ne sera pas mauvais que vous en sachiez un peu plus. C'est la petite amie du ministre de la Santé.

JACQUES. — De Marcheloup ?

LE MONSIEUR. — Oui. Ça ne date pas de longtemps, mais ça a l'air sérieux. On parle même du maire et du curé. C'est sa grande préoccupation à elle. Lui, vous le connaissez.

JACQUES. — Oui. Mais ce n'est plus un bébé, il me semble.

LE MONSIEUR. — Ce sont les vieux pigeons qui se font le mieux prendre.

JACQUES. — Elle ?

LE MONSIEUR. — Une petite théâtreuse, naturellement. Mais une ambition du tonnerre !

JACQUES. — Merci.

LE MONSIEUR. — Si vous ne devenez pas avec ça le fakir officiel de plusieurs ministères, il vaudra mieux changer de métier. A bientôt !

Il va sortir.

JACQUES. — Non. Attendez. Je vous fais reconduire. Ça fait plus solennel.

LE MONSIEUR. — D'ailleurs, votre petite servante est charmante. Elle est de Pigalle ?

JACQUES. — Vous êtes étonnant.

Il a sonné. Nicole traverse le salon d'attente, ouvre la porte de communication entre salon et cabinet, le Monsieur en gris sort. Nicole fait entrer aussitôt la Petite Dame.

SCÈNE V

JACQUES, LA PETITE DAME BLONDE

Jacques commence encore par se recueillir, mais il a, cette fois-ci, en face de lui une croyante. Il prend, bien entendu, l'accent oriental. Il indique le fauteuil à la Petite Dame. Elle s'assied avec respect. Il parlera lentement.

JACQUES. — Je vous attendais.

LA PETITE DAME. — Ah ?

JACQUES. — J'ai voulu que vous veniez.

LA PETITE DAME. — Ah ?

JACQUES. — L'autre jour, il y avait entre vous et moi... je ne sais pas. Cela m'était difficile de lire. Il y a des jours comme cela.

LA PETITE DAME. — Et depuis ?

JACQUES. — Depuis, j'ai pensé à vous. J'ai vu clair. Beaucoup plus clair. Alors, je vous ai fait venir.

LA PETITE DAME. — Ah ?

JACQUES. — C'était très urgent.

LA PETITE DAME. — Oui ?

JACQUES. — Parce que je vous ai vue dans une grosse difficulté... non, plutôt dans une grande entreprise. Je ne me trompe pas ?

LA PETITE DAME. — Non.

JACQUES. — Une entreprise qui demande beaucoup d'adresse, de psychologie.

LA PETITE DAME, *pas très sûre de savoir ce que c'est.* — De psychologie ?

JACQUES. — Ne vous inquiétez pas : ça ne fait pas souffrir. Mais il y a au bout un gros changement de situation. Beaucoup d'honneurs, beaucoup d'argent. Je vois un homme...

LA PETITE DAME. — Ah ?

JACQUES. — Déjà d'un certain âge, mais d'une grande distinction. Il occupe un poste très important dans le pays. Je ne peux pas encore préciser, mais je vois autour de lui des médecins, beaucoup de médecins.

LA PETITE DAME. — Oh ! C'est merveilleux !

JACQUES. — Il va falloir faire attention. Vous taire quand vous n'êtes pas sûre de ce que vous voulez dire. Vous... refuser... hum... le plus possible. Les hommes d'un certain âge préfèrent quelquefois l'attente du plaisir au plaisir lui-même. Un peu de vertu les amorce, les attache et les repose à la fois.

LA PETITE DAME. — Oh ! oui.

JACQUES. — Ne demandez rien, attendez qu'on vous offre.

LA PETITE DAME. — Bien. Et vous croyez...

JACQUES. — Attendez, je ne vois plus rien, mais j'entends... j'entends des orgues.

LA PETITE DAME. — Oh !

JACQUES. — C'est tout. Je suis fatigué.

LA PETITE DAME. — C'est extraordinaire. Il faudra peut-être que je revienne.

JACQUES. — Quand je voudrai vous voir, je vous appellerai.

LA PETITE DAME. — Mais croyez-vous que... j'entendrai ?

JACQUES. — Vous ne pourrez pas ne pas entendre. Je pense que je vous appellerai... Vendredi prochain, vers 4 heures.

LA PETITE DAME. — Ah ?

JACQUES. — Allez, maintenant...

LA PETITE DAME, *elle se lève.* — Je vous remercie, maître. C'était... merveilleux... Je... *(Elle fouille dans son sac.)* Combien ?... heu...

JACQUES. — Je n'exerce pas un métier. Je dois vivre, simplement.

LA PETITE DAME. — Est-ce que ?

Elle sort un assez gros billet.

JACQUES. — C'est parfait.

Jacques frappe sur le gong. Nicole accompagne la Petite Dame à la porte. Une seconde après la sortie de la Petite Dame, on sonne à nouveau. Le père de Jacques apparaît, voit Nicole, recule, croyant s'être trompé.

SCÈNE VI

NICOLE, LE PÈRE, JACQUES

LE PÈRE. — Oh ! pardon... *(Il ressort sur le palier, puis revient.)* Mais non, pourtant, je ne me suis pas trompé...

NICOLE. — Le maître pourra vous recevoir tout de suite.

LE PÈRE. — Le maître ?... Le docteur Jacques n'habite plus ici ?

NICOLE. — Le docteur Jacques ?

LE PÈRE. — Oui. Je suis son père.

NICOLE. — Oh ! mon Dieu... et vous ne savez pas ?

LE PÈRE. — Je ne sais pas quoi ? Il ne lui est rien arrivé ?

NICOLE. — Non. Entrez...

Et elle le pousse dans le cabinet de Jacques. Celui-ci, qui a entendu sonner, a repris sa position professionnelle devant la boule. Sans regarder qui entre, il désigne d'un geste hiératique un siège à l'arrivant. Stupeur du père. Celui-ci ne s'asseyant pas, Jacques répète son geste, puis, voyant que le visiteur ne bouge pas, regarde.

JACQUES. — Papa !

LE PÈRE. — Mon petit... si c'est une plaisanterie...

JACQUES. — Je vais t'expliquer... C'est la faim...

LE PÈRE. — Pardon ?

JACQUES. — J'exagère, mais vraiment, comme médecin ça n'allait pas du tout. Alors... te voilà père du fakir Jaca-bey : voit tout, sait tout, vous aide dans vos difficultés présentes.

LE PÈRE. — Incroyable. Dois-je te rappeler les sacrifices que j'ai faits pour toi. Je ne les ai pas faits pour te voir déguisé en derviche.

JACQUES. — Je sais, papa, mais voilà : depuis que j'ai passé ma thèse, j'ai eu sept clients. En cinq mois. Jaca-bey en a dix par jour.

LE PÈRE. — C'est du vol.

JACQUES. — Non, parce que je leur vends quelque chose de plus précieux que la santé : l'espoir. C'est d'ailleurs plus facile de dire aux gens : demain, vous serez heureux, que de leur dire : demain vous ne sentirez plus votre sciatique.

LE PÈRE. — Dix ans d'études pour finir dans ce décor de tireuse de cartes !

JACQUES. — Je gagne presque 5.000 francs par jour.

LE PÈRE. — C'est pour cela que tu m'as écrit, à la fin du mois dernier, que tu n'avais pas besoin de ton petit mandat habituel ?

JACQUES. — Oui, papa.

LE PÈRE. — Note que ça m'a plutôt arrangé. Ta mère avait besoin d'un manteau. Si tu penses qu'à la fin de ce mois tu peux encore t'en sortir...

JACQUES. — Bien sûr, papa. Et même si...

Il tire son portefeuille.

LE PÈRE. — Non, mon petit, ça m'ennuierait... et ta mère aussi, d'ailleurs.

JACQUES. — Tu n'as pas besoin de lui dire.

LE PÈRE. — Il faudra bien qu'elle apprenne cette histoire-là.

JACQUES. — Quand elle viendra à Paris, bien sûr. D'ici là, je compte sur toi pour la préparer.

LE PÈRE. — Tu es bien gentil. Elle n'est, hélas ! pas près d'y venir à Paris, ta mère, avec sa jambe... et puis, le prix des trains... Moi-même, vois-tu, si je n'avais pas eu l'occasion de la camionnette du quincaillier...

JACQUES. — Je suis content que tu sois venu, papa, ça n'aurait pas été commode de t'expliquer par lettre ce qui s'est passé.

LE PÈRE. — Au fait. Que s'est-il passé ?

JACQUES. — Je te raconterai.

LE PÈRE. — C'est toi qui as eu cette idée ?

JACQUES. — Non.

LE PÈRE. — Tu fais là un métier vraiment idiot. Tu t'en rends compte ?

JACQUES. — Oui, bien sûr.

LE PÈRE. — Ou plutôt, ce sont tes clients qui sont idiots. Comment peut-on...? Ah ! la crédulité humaine est une chose incroyable.

JACQUES. — Mais, dis-moi, papa : qu'est-ce qui t'amène à Paris ?

LE PÈRE. — Toi, mon petit, et puis je voulais te taper d'une consultation. Mais maintenant...

JACQUES. — Je n'ai pas tout oublié, tu sais.

LE PÈRE. — Peut-être, mais c'est moi qui n'ai plus confiance.

JACQUES. — Dis-moi tout de même ce qui ne va pas.

LE PÈRE. — Toujours cet essoufflement. J'ai bien peur qu'un de ces quatre matins tu ne sois d'enterrement.

JACQUES. — Tu es fou.

LE PÈRE. — Mais non. D'ailleurs, j'ai soixante-cinq ans. Ça commence à être un âge très convenable pour changer de planète.

JACQUES. — Donne-moi ta main.

LE PÈRE. — Qu'est-ce que tu veux en faire ? *(Jacques prend la main gauche de son père.)* Tu veux prendre mon pouls.

JACQUES. — Non. Garde-le. C'est ta main qui m'intéresse.

LE PÈRE, *ironique.* — Ah ! oui. Les lignes... c'est vrai que tu en es là.

JACQUES. — Ne plaisante pas, c'est très sérieux. Je demande 500 francs d'habitude, pour les lignes de la main.

LE PÈRE. — Tu me feras un prix, j'espère.

JACQUES. — Toute plaisanterie mise à part, il y a entre notre vie et les lignes de notre main gauche des espèces de rapports qui sont assez surprenants.

LE PÈRE. — Tu as la surprise facile.

JACQUES. — Tu vois celle-là, c'est la ligne de vie. Tu es libre d'y croire ou pas, mais tu remarqueras qu'elle est longue. Tu n'as pas à espérer vivre jusqu'à cent vingt ans...

LE PÈRE. — Je n'espère pas non plus.

JACQUES. — Mais c'est au moins du quatre-vingts ans.

LE PÈRE. — Tu me prends pour un idiot, vraiment.

Il n'est pas mécontent tout de même.

JACQUES. — Tu vois ça, c'est moi. Et ça, c'est Guite. Et cette petite ligne si courte, c'est mon petit frère qui est mort à deux ans.

LE PÈRE. — Crois-tu que tu devinerais tout ça si je n'étais pas ton père ?

JACQUES. — Ça c'est la ligne de cœur. Dis donc : il n'y a pas grand monde sur cette ligne-là ?

LE PÈRE. — C'est une ligne d'intérêt local. Tu dois y voir ta mère, gros malin ?

JACQUES. — Bien sûr, mais on dirait qu'elle n'est pas seule.

LE PÈRE. — Ne dis pas de sottises, s'il te plaît.

JACQUES. — Je ne dis pas qu'il y ait quelqu'un maintenant, mais, avant maman, il y a eu quelqu'un : j'en suis sûr. *(Il regarde alternativement la main de son père et son visage, pour y lire ce qu'il doit dire.)* Oui, tu devais être très jeune... et il me semble que ça a mal fini. Elle est partie... non, elle... en a épousé... un autre... oui, c'est cela, un autre avec qui elle n'est pas heureuse, d'ailleurs... mais qui avait plus d'assurance que toi... plus d'argent aussi... Je me trompe ?... Evidemment, ce n'est pas une certitude mathématique, mais... à mon avis, presque.

LE PÈRE. — C'est drôle... *(Il a dit ça tristement, un peu songeur, en regardant sa main.)* Et cette ligne-là ?

JACQUES. — C'est la ligne de chance, celle-là, papa.

LE PÈRE. — Oh ! alors...

JACQUES. — Elle est même très curieuse, ta ligne de chance, très curieuse... Oui, regarde : pendant les deux premiers tiers, en partant de là, elle est toute coupée : ça veut dire que rien n'a marché.

LE PÈRE. — Je m'en suis aperçu, figure-toi.

JACQUES. — Et puis, dans le troisième tiers... tu vois... tout d'un coup plus de coupures.

LE PÈRE, *sarcastique.* — La gloire, la fortune...

JACQUES. — Peut-être pas, mais : la notoriété, l'aisance.

LE PÈRE. — Tu sais le montant de ma retraite ? Et je ne prends pas de billets de loterie.

JACQUES. — Je gagne pas mal d'argent.

LE PÈRE. — Je ne me vois pas vivant à tes crochets.

JACQUES. — Je vis bien aux tiens depuis vingt-sept ans.

LE PÈRE. — Tu es bien gentil. Quel dommage que tu fasses ce métier idiot.

JACQUES, *gentiment et imperceptiblement ironique.* — Oui ?

LE PÈRE. — Si tu crois que je ne me rends pas compte que tu parles au hasard... *(Il est tout de même légèrement impressionné.)* Tiens : tu as parlé de notoriété... eh bien, j'aimerais savoir comment elle pourrait me venir.

JACQUES. — Je ne la vois pas très clairement, mais il me semble qu'elle viendra.

LE PÈRE. — Tu pourrais peut-être me dire que Perrin va me prendre mon manuscrit ?

JACQUES. — Ton manuscrit ?

LE PÈRE. — C'est aussi un peu pour cela que je suis à Paris... Oh ! ce n'est pas que j'aie le moindre espoir, mais je veux tout de même essayer. Tu sais que j'occupe mes loisirs à de petits travaux d'archéologie. Ça ne fait de mal à personne et ça empêche de penser à autre chose. J'ai pondu un petit machin sur les Romains en Normandie. Je suppose que tout le monde s'en contrefiche, mais je veux tout de même passer chez Perrin qui édite de temps en temps des farces de ce genre. *(Ironique.)* Note que ce que tu m'as dit sur ma chance ne m'empêchera pas d'y aller.

JACQUES. — Mais je pense bien qu'il faut y aller. Avec cette main-là, ils vont te le prendre tout de suite, ton manuscrit.

LE PÈRE. — Note que je l'ai écrit avec l'autre. Enfin, on verra bien.

JACQUES. — Est-ce que je t'ai dit des choses tellement fausses, papa ?

LE PÈRE. — Tu as eu de la chance, voilà tout.

JACQUES. — Napoléon y croyait, à la chiromancie.

LE PÈRE. — On n'aurait pas dit. Remarque, pour en revenir à mon cœur, que ça peut très bien être simplement de l'asthme.

JACQUES. — Le médecin est parfaitement d'accord.

LE PÈRE. — J'ai encore moins confiance en toi comme médecin que comme... enfin, pas plus. Mais je sens... on sent très bien ce qu'on a, au fond, n'est-ce pas ?

JACQUES. — Bien sûr, papa. Tu en as pour vingt ans.

LE PÈRE. — Tu es bien bon d'assigner des limites à la Providence.

JACQUES. — Je ne voulais pas exagérer.

LE PÈRE. — Tu es comme tous les enfants : toujours pressé de secouer le cocotier. Ah ! je me sauve. Je file chez Perrin. Tu dînes avec moi ?

JACQUES. — Non, c'est toi qui dînes avec moi. Je t'invite.

LE PÈRE. — C'est un événement, mais j'accepte, et ce sera à la santé des imbéciles qui viennent te voir.

JACQUES. — Entendu.

Il accompagne son père à la porte.

LE PÈRE. — Tu as une perle à ta cravate... phuut...

JACQUES. — 100 francs à Prisunic...

LE PÈRE. — Avec un orient pareil ? Je n'en crois rien. Eh bien ! mon garçon, il me faut me résoudre à te féliciter.

JACQUES, *affectueusement.* — Papa...

LE PÈRE, *il frappe sa poche.* — Tu verras mon machin sur les Romains en Normandie. Ça n'est pas du Duruy, mais il y a tout de même des petites choses dont je ne suis pas mécontent.

Il sort tout guilleret. Jacques, seul, sourit. Il revient à son bureau, consulte un annuaire. Il va au téléphone, forme un numéro.

JACQUES. — « Allô, les Editions Perrin ? Ici le docteur Jacques. Je me permets de vous annoncer la visite de mon père qui désire vous présenter un manuscrit. Oui, je sais. Précisément, je désirerais que ce manuscrit fût accepté. Je ferai les frais de l'édition. Inutile de vous dire que mon père doit ignorer cette conversation. J'irai vous voir demain à ce sujet. Merci. »

Il raccroche. Pendant les derniers mots, on a sonné à la porte d'entrée. Nicole est allée ouvrir. Mme Marfa a paru, avec Ramirez. Elle semble agitée.

SCÈNE VII

JACQUES, Mme MARFA, RAMIREZ

Mme MARFA, *à Nicole.* — Le docteur est là ? Il n'a personne ? Parfait.

Elle fonce vers la porte du cabinet.

JACQUES. — Madame...

RAMIREZ. — Calmez-vous, chère amie.

Mme MARFA. — Je n'en mourrai pas, c'est une affaire entendue. Mais... *(A Jacques :)* Vous n'avez pas trouvé d'argent ici, après mon départ, tout à l'heure ?

JACQUES. — Moi, madame, de l'argent ?

Mme MARFA. — Je viens de perdre 50.000 francs.

JACQUES. — 50.000 francs ? *(Un bref coup d'œil sur Ramirez.)* Tiens... Depuis tout à l'heure ?

Mme MARFA. — Je devais passer à la banque avant le déjeuner. J'avais emporté mes honoraires de la semaine. Mais je me suis mise en retard, finalement, je sors seulement de la Société Lyonnaise... où j'ai ouvert mon sac... pour m'apercevoir qu'il me manquait la liasse de 50.000 francs que j'y avais mise.

JACQUES, *qui n'y croit pas.* — Peut-être avez-vous laissé cette somme chez vous ?

Mme MARFA. — J'ai téléphoné à la bonne : elle n'a rien trouvé.

RAMIREZ. — C'est une bonne de confiance que vous avez, chère amie ?

Mme MARFA. — Mon cher, j'ai confiance en elle... comme en vous.

JACQUES, *plein de sous-entendus.* — Oui... alors...

RAMIREZ. — Alors, vous avez été volée. N'est-ce pas, mon cher docteur, il n'y a pas d'autre alternative.

JACQUES. — Vous êtes placé pour le savoir.

RAMIREZ. — Que voulez-vous dire ?

JACQUES. — Vous n'avez pas quitté Mme Marfa.

RAMIREZ. — Ah ! bon !...

Mme MARFA. — Je n'ai pu être volée qu'au restaurant, et je ne vois pas comment... *(Mais Jacques vient d'éclairer la boule opalescente et la considère.)* Qu'est-ce que vous faites ?

JACQUES. — Vous voyez. Je consulte la boule mystique du Pendjab.

Mme MARFA. — Ce n'est pas le moment de plaisanter.

JACQUES. — Je ne plaisante pas. Dans quelques minutes, je compte bien savoir où sont vos 50.000 francs.

RAMIREZ. — Docteur, vous ne devez pas vous moquer de Mme Marfa.

Mme MARFA. — Je vais à tout hasard déposer une plainte.

JACQUES. — C'est une bonne idée.

RAMIREZ. — Chère amie, je me permets de vous signaler que, si cette plainte s'ébruite, cela ne fera peut-être pas très bon effet.

Mme MARFA. — Pourquoi ?

RAMIREZ. — Il n'est peut-être pas nécessaire que l'on sache qu'une voyante, que l'on va voir pour des objets ou des... affections égarées, a besoin de la police pour retrouver ce qu'elle perd.

Mme MARFA. — Evidemment...

RAMIREZ. — Cela risque de constituer pour vous une contre-publicité fâcheuse et de vous coûter, par conséquent, plus cher que cela ne peut rapporter. Vous ne croyez pas, mon cher docteur ?

JACQUES. — Je suis tout à fait de votre avis, cher monsieur... mais peut-être pour des raisons différentes : moi, c'est parce que je vais, dans cinq minutes, vous dire où sont les 50.000 francs.

Mme Marfa. — Mon cher ami...

Ramirez. — Il est très amusant.

Jacques. — Je ne vous demanderai qu'une chose : un instant de solitude. Oui, chère madame, j'aurais du mal en votre présence... et d'ailleurs le médecin honoraire que je suis se permet de vous conseiller un peu de repos. S'il vous plaît d'aller vous étendre un instant.

Ramirez. — Vous risquez de dormir longtemps, je crois.

Jacques. — Mais je serais ravi que M. Ramirez restât près de moi ; n'étant pas intéressé à la chose, il ne gênera pas le fluide, et je serai enchanté d'avoir un témoin de ma clairvoyance.

Ramirez. — Oui ?

Jacques. — Je me demande même si vous ne m'inspirerez pas.

Ramirez. — Vraiment ?

Jacques. — C'est d'accord ?

Ramirez. — Oui, mais j'ai l'impression que vous vous surestimez.

Mme Marfa. — Moi aussi. Enfin...

Ramirez. — Je reste, chère amie, par curiosité, vous vous en doutez bien.

Mme Marfa. — Je regrette qu'on ne veuille pas de moi, j'aurais pu m'instruire.

Jacques. — Je n'en doute pas.

Mme Marfa est sortie.

SCÈNE VIII

RAMIREZ, JACQUES

Ramirez. — Je suis très intrigué, vous savez ?

Jacques. — Je n'en doute pas. Cela va pourtant être terriblement facile. Asseyez-vous donc.

Il indique à Ramirez un siège de l'autre côté de la boule.

Ramirez. — C'est dans la boule que vous allez trouver où sont les 50.000 francs ? *(Geste affirmatif de Jacques.)* Vous avez déjà trouvé des choses dans cette boule ?

Jacques. — Des tas de choses et des tas de gens. Hier, encore, une dame que son mari croyait à la morgue ou à l'hôpital ; elle était chez un ami de son mari.

Ramirez. — C'est merveilleux. Mais les 50.000 francs, ce sera plus difficile.

Jacques. — A peine. Tenez, je crois que je vois quelque chose, c'est encore un peu confus.

Ramirez. — Je peux regarder ?

Jacques. — Bien sûr.

Ramirez, *il regarde.* — Je ne vois rien.

Jacques. — Curieux, moi je vois très bien.

Ramirez. — Ah ? C'est un garçon de restaurant ?

Jacques. — Non.

Ramirez. — La dame des lavabos ?

Jacques. — Non. C'est un homme en gris... le teint foncé.

Ramirez. — Où est-il ?

Jacques. — Pas loin.

Ramirez. — Comment a-t-il pris cet argent ?

Jacques. — Avec la main, dans le sac de Mme Marfa. Ce n'est pas compliqué. Je vois même très bien la main : une belle main, avec une grosse chevalière.

Ramirez a la main posée près de la boule.

Ramirez. — Et où est l'argent ?

Jacques, *il pointe l'index vers la poche de Ramirez.* — Là...

Ramirez, *il se retourne pour chercher le point qu'a pu désigner Jacques.* — Là ?

Jacques. — Non. *(Il touche cette fois-ci la poitrine de Ramirez.)* Là...

Ramirez. — Hein ? *(Il comprend.)* Oh ! c'est amusant.

Jacques. — Ravi de vous le voir prendre ainsi.

Ramirez. — Alors vous croyez que...

Jacques. — Chut... Inutile de mettre les points sur les *i* avec trop de lourdeur. Vous allez me remettre la petite somme et regagner d'urgence vos pampas natales. Je n'en demande pas plus. C'est une occasion, n'est-ce pas ?

Ramirez. — C'est surtout une occasion de rire.

Jacques. — Encore une fois, ravi. Vous vous exécutez ?

Ramirez. — Vous êtes vraiment très remarquable pour la lecture dans la...

Jacques. — Dans la boule de Pendjab ? Oui. Je ne suis pas mécontent. Oh ! j'espère faire mieux.

Ramirez. — Ça me semble difficile. Eh bien... *(Il tire son portefeuille et, de celui-ci, deux ou trois liasses de billets. Il en place une sur la table.)* J'aurais mauvaise grâce, pour une consultation si intéressante... c'est votre tarif habituel, cinquante mille ?

Jacques. — Non. Mais je vous fais un prix. Les affaires ont l'air d'aller, dites donc ? Vous faites beaucoup de sacs par jour ?

Ramirez. — De sacs ?

Jacques. — Oui, de sacs.

Il a un geste explicatif.

Ramirez. — Ah ! oui. Oh ! je ne compte pas.

Jacques. — Mâtin, vous avez la main gamine.

Ramirez. — Je ne suis pas mécontent, mais la vie est si chère à Paris.

Jacques. — A qui le dites-vous... voilà : je les place dans une enveloppe et dans un instant... je crois que Mme Marfa sera assez étonnée.

Ramirez. — Je le crois aussi, mais qu'allez-vous lui dire ?

Jacques. — Ne vous inquiétez pas. Je lui dirai que je vous ai, par lévitation, transporté dans votre pampa.

Ramirez. — Au cas où elle aurait tout de même quelque chose à me dire, elle sait que je suis au Ritz.

Jacques. — Vous aurez de quoi le payer, en partant ?

Ramirez. — Je donnerai un chèque. Ne soyez pas inquiet.

Jacques. — Il y a encore des gens qui prennent vos chèques ?

Ramirez. — Oui. Quelques-uns.

Jacques. — C'est ravissant, ce côté fleur bleue de la grande hôtellerie française.

RAMIREZ. — N'est-ce pas ?

JACQUES. — C'est bête ce que vous avez fait là. Vous auriez eu l'adresse de vous tenir tranquille... Sait-on jamais... Françoise est charmante, et à la rigueur, Mme Marfa est encore très bien.

RAMIREZ. — Pourquoi me dites-vous cela ?

JACQUES. — Je n'aime pas beaucoup votre genre, mais dans ce genre-là vous n'êtes pas mal.

RAMIREZ. — Merci. Mais c'est encore dans votre boule que vous avez vu ça ? Vous êtes vraiment extraordinaire. Présentez tout de même mes hommages à Mme Marfa.

JACQUES. — Je n'y manquerai pas. *(Il accompagne Ramirez à la porte. Ramirez sort. Jacques revient vers son bureau d'un air fort satisfait, forme un numéro au téléphone. Pendant que le téléphone sonne chez la personne demandée, Jacques regarde sa main gauche, et dit :)* Une ligne de chance comme le transsibérien. (*Mais on a décroché.*) « Allô, Mme Marfa. Ici le docteur... non, le fakir Jaca-bey. Mes hommages. Je ne vous ai pas fait trop attendre ? Voilà, vos 50.000 francs sont là, sur mon bureau. Non, non, je ne plaisante pas, je vous assure. De la magie ? Mais oui, madame, c'est de la magie. Et je m'étonne que vous vous en étonniez. Je vous les porte dans un instant. Mes hommages, madame. »

Il raccroche. Pendant qu'il téléphonait, on a sonné. Nicole a ouvert, Françoise a paru, a questionné silencieusement Nicole. Elle passe dans le cabinet de Jacques et le trouve la liasse de 50.000 francs à la main.

SCÈNE IX

JACQUES, FRANÇOISE

FRANÇOISE. — Ça a l'air d'aller, la double vue.

JACQUES. — Ne m'en parlez pas : je suis tout simplement prodigieux.

FRANÇOISE. — Et modeste.

JACQUES. — Je voudrais, je ne pourrais pas.

FRANÇOISE. — A ce point ?

JACQUES. — Vous ne pouvez pas vous imaginer. Je vois. Je ne peux pas m'empêcher de voir. Je vais finir par faire une communication à l'Académie de médecine sur mon cas. Ainsi, tenez, ces 50.000 francs, vous savez ce que c'est ? C'est tout simplement 50.000 francs que votre mère avait perdus... enfin, plus exactement, elle croyait les avoir perdus.

FRANÇOISE. — Qu'est-ce que vous racontez ?

JACQUES. — Il m'a fallu cinq minutes exactement pour les retrouver.

FRANÇOISE. — Ça, alors... et où les avez-vous retrouvés ?

JACQUES. — Mystère et boule de Pendjab. Mais avouez que vous êtes un peu étonnée ?

FRANÇOISE. — Oui, vous pouvez le dire que je suis étonnée : je le suis d'autant plus que, moi aussi, je les ai retrouvés les 50.000 francs.

JACQUES. — Qu'est-ce que vous dites ?

FRANÇOISE. — Je les ai retrouvés dans mon sac, en prenant mon ticket de métro. Le sac de maman et le mien se ressemblent. Et elle est un peu distraite.

JACQUES. — Ce n'est pas possible.

FRANÇOISE. — Tenez, ils sont là. C'est même pour ça que je suis revenue. J'ai bien pensé que maman serait inquiète. Et je suis passée ici pour savoir où elle était.

JACQUES. — Oh ! bon D... de bon D...

FRANÇOISE. — Serait-ce indiscret de vous demander où vous avez retrouvé les 50.000 francs de maman ?

JACQUES. — Dans la poche de Ramirez.

FRANÇOISE. — De Ramirez ? Vous êtes fou... ou idiot.

JACQUES. — Mais c'est un faisan, votre Ramirez.

Pendant ces dernières répliques, on a encore sonné. Nicole a ouvert. Le Monsieur en gris s'est présenté, a parlé à Nicole, qui a frappé à la porte du cabinet.

JACQUES. — Entrez.

NICOLE. — C'est le monsieur en gris de tout à l'heure. Il n'a qu'un mot à vous dire, mais c'est extrêmement urgent.

Jacques passe dans le salon d'attente.

JACQUES. — Qu'est-ce que c'est ?

LE MONSIEUR. — Je m'excuse. Mais c'était urgent. J'avais peur que vous ne gaffiez. J'ai fait une petite erreur, tout à l'heure. En rentrant chez moi j'ai trouvé des indications...

JACQUES. — Mais à propos de quoi ?

LE MONSIEUR. — De Ramirez.

JACQUES. — Ramirez ?

LE MONSIEUR. — Oui. Il y a erreur sur la personne. Tous ces Américains se ressemblent tellement, et ils s'appellent tous Ramirez. Celui de la mère Marfa, c'est pur fruit et sucre. Rien du marlou annoncé à l'extérieur : c'est un gros cafetier de là-bas.

JACQUES. — Un cafetier ?

LE MONSIEUR. — Pas un bistro, un planteur. Un type qui fait dans les cinq à six cents sacs par jour.

JACQUES. — Des sacs de café ?

LE MONSIEUR. — Evidemment, pas des sacs à main. L'autre Ramirez, celui que je dois surveiller, il est à Marseille. J'y file. Mais j'ai voulu vous prévenir.

JACQUES. — Mais c'est effrayant. On n'a pas le droit de se tromper comme ça.

LE MONSIEUR. — Vous en avez de bonnes. Je ne suis pas fakir. Je suis de la police...

JACQUES. — Voulez-vous me fiche le camp...

Françoise apparaît.

FRANÇOISE. — Que se passe-t-il ?

JACQUES. — Une seconde. Vous permettez ? *(Il ouvre la porte. Au Monsieur :)* Je ne vous retiens pas. *(Le Monsieur sort. Jacques va refermer la porte, quand un autre Monsieur se présente.)* La voyante, c'est au-dessus.

LE CLIENT. — Mais je ne venais pas voir une voyante. Le docteur n'habite plus ici ?

JACQUES. — Le docteur ?

LE CLIENT. — Oui, il m'a été recommandé. Je venais le consulter.

JACQUES. — Le docteur, c'est moi.

LE CLIENT. — Oh ! pardon. Je vois que vous êtes en société. Une petite réunion de famille ? Les déguisements amusent toujours.

JACQUES. — Ça ne fait rien. Entrez donc.

LE CLIENT. — Non, non. Je reviendrai. Je ne voudrais pas...

JACQUES. — Mais pas du tout. Il ne faut jamais remettre. Entrez. *(Il happe le Client par un bras et l'entraîne dans son cabinet.)* Asseyez-vous.

LE CLIENT, *très inquiet.* — Je vous assure que j'aurais bien pu... Vraiment, je préférerais...

JACQUES. — C'est le turban qui vous gêne ? Et la boule mystique du Pendjab ? Qu'à cela ne tienne. *(Il enlève son turban.)* Quelqu'un que je connais s'en fera un charmant chapeau, et la boule mystique du Pendjab peut fort bien se transformer en aquarium.

LE CLIENT, *de plus en plus inquiet.* — Oui, bien sûr. *(Il renifle.)*

JACQUES. — C'est l'odeur qui vous gêne ? C'est du santal rituel. Ça n'est pas plus inutile que le formol, et ça sent tout de même moins mauvais. *(Le Client acquiesce avec effarement.)* Voyons, de quoi souffrez-vous ?

LE CLIENT. — Je vous assure que je préférerais... Je ne me sens pas très bien.

JACQUES. — Que feriez-vous ici si vous vous portiez bien ? De quoi souffrez-vous ?

LE CLIENT. — Mais, je...

JACQUES. — Non, ne dites rien. Les nerfs. Il n'y a qu'à vous voir. Tremblement des mains, difficulté d'élocution. Je vois. Déshabillez-vous.

LE CLIENT. — Mais, monsieur... docteur...

JACQUES. — Déshabillez-vous. Si vous permettez, pendant ce temps-là, j'enlèverai ma moustache.

LE CLIENT. — Oh !...

JACQUES. — Voyez-vous, mon cher monsieur, dans la guérison des maladies de nerfs une chose est nécessaire : l'absolue confiance du malade vis-à-vis de son médecin.

Et il enlève sa moustache pendant que le Client commence à se déshabiller.

RIDEAU.

ACTE III

Même décor qu'aux actes précédents, mais dans la décoration du premier acte, sauf toutefois qu'il n'y a pas d'appareils médicaux. Sur la table du salon d'attente, un aquarium boule. C'est visiblement l'ancienne boule mystique du Pendjab.

Au lever du rideau, Auguste, en pardessus, est dans le salon d'attente en compagnie de Nicole, qui tricote mélancoliquement.

SCÈNE PREMIÈRE

NICOLE, AUGUSTE

AUGUSTE. — Alors ?

NICOLE. — C'est très simple. Les gens qui viennent voir le fakir, il ne les reçoit pas.

AUGUSTE. — Et ceux qui viennent voir le médecin ?

NICOLE. — On ne sait pas.

AUGUSTE. — On ne sait pas ?

NICOLE. — On ne sait pas ce qu'il en ferait... s'il en venait.

AUGUSTE. — Ah ! oui.

NICOLE. — Il en est venu un, le fameux jour des 50.000 francs, et on ne l'a pas revu, je te prie de le croire.

AUGUSTE. — Jacques est idiot.

NICOLE. — Tu n'as pas d'amour-propre, Auguste, tu ne peux pas comprendre.

AUGUSTE. — Si tu veux mon avis, si l'histoire Ramirez l'a vexé à ce point, c'est plutôt vis-à-vis de la petite Marfa.

NICOLE. — Tu crois ?

AUGUSTE. — Voyons ! Les hommes entre eux ont très peu d'amour-propre. Si vous n'étiez pas là, ah ! là là !... tous pêcheurs à la ligne on serait.

NICOLE. — Tu me dis vous, maintenant ?

AUGUSTE. — Mais non, je dis vous, les femmes.

NICOLE. — Ah ! oui, moi, les femmes.

On sonne. Elle va ouvrir.

AUGUSTE. — C'est idiot.

NICOLE. — C'est comme ça toute la journée. Enfin... *(Elle se rassied.)* Toi, ça va ?

AUGUSTE. — Tu veux dire que ça court. Trente-deux bouteilles, hier.

NICOLE. — Ah ! oui. L'eau lustrale des brahmanes !

AUGUSTE. — Je dois dire que je ne suis pas mécontent de mon idée. C'est Jacques qui m'y a fait songer. Quand je serai à cinquante bouteilles par jour, je lâcherai le ministère. A cent bouteilles, je t'épouse. *(Il se lève.)*

NICOLE, *touchée.* — Auguste !

AUGUSTE. — Je ne pourrai plus suffire : remplir les bouteilles, coller l'étiquette, faire l'envoi, surveiller la publicité, toucher les mandats.

NICOLE, *défrisée.* — Ah !

AUGUSTE. — Note qu'à trente bouteilles je ne me plains pas. C'est même pour ça que j'étais venu. On aurait pu faire un petit dîner.

NICOLE. — Dieu sait quand Jacques va rentrer.

A ce moment la porte s'ouvre. Paraissent Jacques et l'Inspecteur. Pendant les premières répliques de la scène, l'Inspecteur entraîne Jacques vers son cabinet.

SCÈNE II

JACQUES, L'INSPECTEUR

L'INSPECTEUR. — Je m'excuse de vous poursuivre ainsi, mais je montais chez vous.

JACQUES. — Non. Je vous dis non. Impossible.

L'INSPECTEUR. — Enfin, vous ne pouvez pas me refuser ça.

JACQUES. — Mais si. Et je vous serais même reconnaissant de me ficher la paix.

L'INSPECTEUR. — C'est la catastrophe, si vous n'arrangez pas les choses.

JACQUES. — Tant mieux. Comme je vous dois aussi un désastre, nous serons quittes.

L'INSPECTEUR. — Vous ne connaissez pas ma femme. C'est une tigresse.

JACQUES. — Ravi.

L'INSPECTEUR. — Vous l'aviez si bien rassurée, l'autre jour.

JACQUES. — Je le regrette...

L'INSPECTEUR. — Oh !

JACQUES. — Et puis même si je voulais faire quelque chose pour vous : elle vous a vu sortir de l'hôtel de je ne sais quoi, de l'Amour et de la Westphalie, avec une jeune personne au bras. Ça ne me paraît pas prêter à beaucoup d'explications. Je ne vois vraiment pas ce que je pourrais lui dire, à votre tigresse de femme.

L'INSPECTEUR. — Ce que je lui ai dit, exactement : que je faisais sans doute une enquête.

JACQUES. — Si elle ne vous a pas cru, je ne vois pas pourquoi elle me croirait.

L'INSPECTEUR. — Parce que vous n'avez aucun intérêt à lui mentir.

JACQUES. — Je ne vous le fais pas dire. Donc je persiste à refuser.

L'INSPECTEUR. — C'est incroyable. Tout cela parce que je vous ai parlé d'un Ramirez qui n'était pas le vôtre. Vous n'étiez pas obligé de me croire, après tout.

Il s'assied.

JACQUES. — Vous avez un certain culot.

L'INSPECTEUR. — Tiens, à propos d'hôtel et de Ramirez, je l'ai rencontré, le vôtre de Ramirez... Il entrait dans un petit hôtel, lui aussi, près de la gare du Nord. Je me demande ce qu'il y faisait.

JACQUES. — Ramirez habite au Ritz.

L'INSPECTEUR. — Aucun rapport avec l'hôtel où je l'ai vu : l'hôtel des Antilles et de la Consigne, si j'ai bonne mémoire... qui n'offre avec le Ritz que de très lointaines analogies.

JACQUES. — Mon cher monsieur, si je ne vous connaissais pas, je trouverais l'histoire amusante... mais grâce au ciel je vous connais. Vous devez confondre encore : pour vous, erreur et confusion sont les deux mamelles de la police privée.

L'INSPECTEUR. — Bon, bon.

JACQUES. — A moins qu'il ne s'agisse d'un peu de myopie : voyez donc un oculiste.

L'INSPECTEUR. — Mettons que je n'ai rien dit. Alors, pour ma femme...

JACQUES. — Je devrais la recevoir. Je lui dirais : votre mari vous trompe régulièrement avec une danseuse des « Folies ».

L'INSPECTEUR. — Vous savez que c'est une danseuse des « Folies » ?

JACQUES. — Vous me l'avez dit, il y a huit jours.

L'INSPECTEUR. — C'est vrai. Mais vous ne ferez pas ça.

JACQUES. — Non. Je serai bon, grand et généreux. Elle ira voir un confrère. A Dieu vat.

L'INSPECTEUR. — Si un jour ma femme m'envoie deux ou trois balles dans le corps...

JACQUES. — Tout le plaisir sera pour moi. Bonsoir.

Il a raccompagné l'Inspecteur à la porte. L'Inspecteur sort.

SCÈNE III

NICOLE, AUGUSTE, JACQUES

AUGUSTE. — On peut dire que tu sais recevoir.

JACQUES. — Qu'est-ce que tu fais là ?

AUGUSTE. — Venu te dire bonjour.

JACQUES. — Bonjour. Et bonsoir.

AUGUSTE. — Tu ne crains vraiment personne pour l'urba...

Il hésite un peu.

JACQUES. — ... nité. Non, personne.

Un temps.

AUGUSTE. — N'insiste pas. Nous allons...

JACQUES. — C'est ça. Allez...

NICOLE. — Je vais mettre mon chapeau.

Elle sort.

AUGUSTE, *il explose.* — Enfin, qu'est-ce qui se passe ?

JACQUES. — Mais rien, mon vieux, absolument rien. La vie est belle.

AUGUSTE. — En ce moment, tu es... quoi exactement : fakir, médecin ?

JACQUES. — Ni l'un ni l'autre. Je suis descendu d'un train... J'attends la correspondance.

AUGUSTE. — Laquelle ?

JACQUES. — Voilà le charme de l'histoire, le seul, d'ailleurs. Je suis sur le quai de la gare, mais j'ignore quel train j'attends.

AUGUSTE. — Tu réussissais si bien...

JACQUES. — Tu n'es pas difficile.

AUGUSTE. — Enfin, tout le monde peut se tromper. Comme médecin, tu n'espérais pas...

JACQUES. — Mon vieux, quand un médecin se trompe, ce n'est pas grave — pour lui. Il ne se sent pas seul. Il a autour de lui ses confrères, derrière lui tous les grands ancêtres, tous ceux qui, depuis des siècles, prennent des appendicites pour des indigestions. Ça fait soirée, tu comprends ? D'ailleurs, tu as remarqué : les médecins ne soignent pas leur famille.

AUGUSTE. — Eh bien, Ramirez, ce n'est pas ta famille non plus.

JACQUES. — Non...

AUGUSTE. — Ni la mère Marfa ni sa fille... du moins pas encore.

JACQUES. — Ne sois pas idiot, si possible.

AUGUSTE. — Ah ! bon, j'avais cru remarquer... sans être extra-lucide, que...

JACQUES. — Il n'y a rien à remarquer — rien.

AUGUSTE. — Bien. Bien. Mais tout de même...

JACQUES. — Quoi ?

AUGUSTE. — Bon, rien. *(Nicole réapparaît.)* Eh bien, filons.

NICOLE. — Vous ne venez pas dîner avec nous, Jacques ?

JACQUES. — Non, merci.

AUGUSTE. — Il a un train à prendre.

NICOLE. — Ah ! C'est nouveau. Quel train ?

AUGUSTE. — Il ne sait pas.

NICOLE. — Hein ?

AUGUSTE. — Je t'expliquerai. Viens.

Auguste et Nicole sortent.

JACQUES. — Bonsoir. *(Il revient vers son bureau. Le téléphone sonne.)* « Allô ! Oui. Le docteur Jacques... Enchanté, mais... Ah ! le hasard dans l'annuaire... Oui, je suis le premier médecin de Paris, le premier si l'on ouvre l'annuaire à la page 411... Un couvreur tombé de votre toit... Combien ? Onze étages !... mort ? pas possible !... c'est un cas évidemment intéressant... Ah ! le certificat de décès, c'est entendu... j'y vais... Dites-lui bien de m'attendre. »

Il raccroche. On sonne à la porte sur le même rythme que le téléphone. Jacques a une velléité de décrocher, mais il comprend et, en poussant un soupir un peu bruyant, va ouvrir. C'est Mme Marfa et Françoise. Elles semblent affolées.

SCÈNE IV

JACQUES, Mme MARFA, FRANÇOISE

Mme MARFA. — Jacques, c'est affreux.

JACQUES. — Qu'est-ce qu'il y a ?

Mme MARFA. — Ah ! mon ami ! C'est incroyable.

JACQUES. — Mais quoi ?

Mme MARFA. — Vous êtes seul ?

JACQUES. — Naturellement.

Mme MARFA. — Vous permettez ?

Elle s'assied.

FRANÇOISE. — Maman, il ne faut pas...

Mme MARFA. — Plus d'un million !

JACQUES. — Enfin, madame, allez-vous me dire...

Mme MARFA. — Ramirez... mes bijoux...

JACQUES. — Ramirez ? Vos bijoux ?

Mme MARFA. — Ramirez, envolé. Les bijoux...

FRANÇOISE. — Volés.

JACQUES. — Vous plaisantez ?

FRANÇOISE. — Jacques !

JACQUES. — Pardon. Je voulais dire. C'est une... Ce n'est pas vrai. Enfin, Ramirez, vous me l'avez dit vous-même, était...

FRANÇOISE. — On vous a dit ce qu'il nous a toujours dit.

JACQUES. — Mais les 50.000 francs, il ne les avait pas volés.

Mme MARFA. — 50.000 francs, ça ne valait pas la peine. Mais un million de bijoux... D'ailleurs, il m'a laissé un mot.

Elle tend un papier à Jacques.

JACQUES, *il lit.* — « Je ne me grille pas pour 50.000, mais à un million je ne résiste pas. Avec les hommages d'un ex-planteur de café. » Ah ! ça, par exemple !...

Mme MARFA. — Mon collier, mon émeraude...

JACQUES. — Il faut déposer une plainte...

Mme MARFA. — De quoi vais-je avoir l'air, et puis, il doit avoir filé... Vous pensez !

JACQUES. — Évidemment... *(Il sursaute soudain.)* Oh ! attendez !

Mme MARFA. — Qu'est-ce qu'il y a ?

JACQUES. — Une seconde. *(Il ferme les yeux.)*

FRANÇOISE. — Jacques, ne vous moquez pas de maman.

JACQUES. — Chut !

Mme MARFA. — Il n'y a pas de miracle.

JACQUES. — Taisez-vous !

Mme MARFA. — Souvenez-vous... les 50.000 francs !

FRANÇOISE. — J'y songe maintenant. Jacques ne s'était pas tellement trompé.

Mme MARFA. — C'est vrai.

FRANÇOISE. — Alors, laissons-le.

Mme MARFA. — Non, ça n'est pas possible. Tu penses que s'il y avait un moyen...

JACQUES. — Taisez-vous, bon Dieu. *(Il cherche encore.)* Ça y est ! Hôtel des Antilles.

Mme MARFA. — Quoi ?

JACQUES. — Il est hôtel des Antilles... et de la Consigne.

Mme MARFA. — Si vous ne plaisantez pas...

JACQUES. — Près de la gare du Nord...

Il feuillette fébrilement l'annuaire.

FRANÇOISE. — Ce n'est pas possible.

Mme MARFA. — Vous êtes prodigieux !

JACQUES. — Oh !

Mme MARFA. — Si cela est — mais non, ce n'est pas possible — si cela est, tout Paris le saura demain.

JACQUES. — C'est ça. En attendant, il n'y a pas une seconde à perdre...

FRANÇOISE. — Qu'allez-vous faire ?

JACQUES. — Essayer de vous ramener vos bijoux. Il y avait ?...

Mme MARFA. — Ma bague émeraude, mon bracelet et le collier de perles.

JACQUES. — Bon.

Mme MARFA. — Docteur... Jacques... enfin, je veux vous dire... Vous supplier... Pas de scandale surtout. Je tiens à ma réputation plus encore qu'à mes bijoux. Alors, ne mêlez pas la police, je vous en supplie.

JACQUES. — Mais...

Mme MARFA. — Comprenez-moi, je vous en prie.

JACQUES. — Bon. J'irai seul. *(Il sort en trombe.)* Attendez-moi.

SCÈNE V

Mme MARFA, FRANÇOISE

Mme MARFA, *elle rit.* — Si tu ne l'aimais pas, tu le trouverais certainement idiot.

FRANÇOISE. — Je l'aime et il est idiot.

Mme MARFA. — Non ; il est même très intelligent. Seulement il est jeune, il est pressé. Alors, tout intelligent qu'il est, il agit comme un cornichon. *(Pendant ce temps, elle a regardé l'annuaire du téléphone. Formé un numéro.)* « Allô, l'hôtel des Antilles ! M. Ramirez, s'il vous plaît. Allô, bonjour cher Ramirez. Voilà : tout va bien. Vous allez avoir sa visite dans cinq minutes. Non, il n'est pas armé. Et je lui ai bien recommandé de ne pas faire trop de bruit. A propos, vous êtes-vous chargé du règlement du policier ? Vous êtes charmant. Comment vous remercier ! Nous aurions bien aimé vous voir avant votre départ. Françoise est à côté de moi. Elle vous fait ses amitiés. Au revoir. » *(Elle raccroche.)* Quelle comédie ! Une mère comme moi et un ami comme Ramirez, ça n'existe positivement pas.

FRANÇOISE. — Oui, mais Jacques va nous être si reconnaissant de nous avoir rendu service.

Mme MARFA. — Il y a des moments où tu me fais peur.

FRANÇOISE. — Pourquoi ? Parce que j'ai monté cette petite comédie ? Je la lui raconterai quand nous serons très vieux. J'espère qu'il ne regrettera rien.

Mme MARFA. — Il ne faudra tout de même pas te presser.

FRANÇOISE. — Non, naturellement.

Mme MARFA. — Dis-moi : tu es bien sûre qu'il tienne à toi ?

FRANÇOISE. — Oui. Je crois que j'en suis sûre.

Mme MARFA. — En somme, je n'ai plus qu'à vous donner ma bénédiction ?

FRANÇOISE. — Oh non ! Je tiens à lui, il tient à moi. Mais nous n'en avons pas encore convenu ensemble.

Mme MARFA. — Et pour que vous en conveniez ensemble ?

FRANÇOISE. — Il faut qu'il ait suffisamment repris confiance en lui... pour qu'il ait confiance en une vie avec moi.

Mme MARFA. — Oh ! Où as-tu lu ça ?

FRANÇOISE. — Nulle part.

Mme MARFA. — Alors, c'est grave. Et ça ne te fait rien d'épouser un fakir ?

FRANÇOISE. — J'aurais préféré autre chose.

Mme MARFA. — Alors ?

FRANÇOISE. — Je dis : autre chose. Je ne dis pas : un autre. Mais j'aimerais aussi ne pas mourir de faim avec lui.

Mme MARFA. — Naturellement. Et ne pas mourir de faim avec toi, ça représente, couturier compris, combien par mois, à peu près ?

FRANÇOISE. — Tu sais, maman, ça représente au moins ça.

Mme MARFA. — Evidemment. C'est un chiffre plus facile à atteindre comme fakir que comme médecin.

FRANÇOISE. — Dans ce cas, il restera fakir, en attendant mieux.

Mme MARFA. — Tu es vraiment une petite fille très raisonnable, et c'est d'ailleurs parce que je te sais très raisonnable que j'obéis comme je le fais. Tu peux faire autant de sottises qu'une autre, mais ce seront toujours des sottises réfléchies.

FRANÇOISE. — Tu crois que je vais faire une bêtise, maman ? *(Geste d'incertitude de Mme Marfa.)* Si j'étais une de tes clientes, que me dirais-tu ? *(Silence de Mme Marfa.)* Je le sais. Tu me dirais : ma chère petite, donnez-moi votre main : je vois du bonheur, du bonheur difficile. Je vois de l'amour, aussi, beaucoup d'amour. Mais, cet amour, ce bonheur...

Mme MARFA. — Il vous faudra les entourer de beaucoup de soins, de précautions, peut-être de sacrifices : ce sont des plantes fragiles.

FRANÇOISE. — Quel merveilleux métier tu fais, maman !

Mme MARFA. — Quand de vieilles folles viennent me demander le secret du plaisir, je ne t'appelle pas.

FRANÇOISE. — De vieilles folles ?

Mme MARFA. — Oui. Des femmes de mon âge.

FRANÇOISE. — Oh ! maman. (*On sonne.*) Tiens, un client !

Françoise va ouvrir la porte. C'est le père de Jacques.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE PERE

FRANÇOISE. — Monsieur...

LE PÈRE. — Est-ce que je pourrais voir... ?

FRANÇOISE. — Le docteur est absent.

LE PÈRE. — Comment, je croyais...

FRANÇOISE. — Vous veniez voir, peut-être, le fakir Jaca-bey.

LE PÈRE. — Je suis le père du docteur. Vous êtes...

FRANÇOISE. — Oh ! monsieur, je suis heureuse de vous connaître... maman... Voulez-vous entrer, monsieur... C'est le père de Jacques.

LE PÈRE. — Madame...

Mme MARFA. — Je suis Mme Marfa. Voici ma fille. Vous ne nous connaissiez pas...

LE PÈRE. — Si. Assez bien. Mais moi...

Mme MARFA. — Je vous connais fort bien aussi.

LE PÈRE. — Ah ? Il est vrai que vous, madame, devez connaître tout le monde, par principe.

Mme MARFA. — Ce n'est pas cela, mais... *(A Françoise.)* Dis-moi, mon petit : tu n'avais pas un cours, cet après-midi ?

FRANÇOISE. — Non, maman.

Mme MARFA. — C'est bien ce qui me semblait : tu vas le manquer si tu tardes.

FRANÇOISE. — Mais, maman...

Mme MARFA. — Prends un taxi. C'est un cours de puériculture, je crois ?

FRANÇOISE. — Oh !

Mme MARFA. — C'est très important, la puériculture. *(Au père de Jacques.)* N'est-ce pas, monsieur ?

LE PÈRE, *souriant.* — Oui, madame.

FRANÇOISE. — Tu es inouïe. Je me sauve. Mais pas pour longtemps.

Elle sort.

SCÈNE VII

Mme MARFA, LE PERE

LE PÈRE. — C'est merveilleux, la jeunesse.

Mme MARFA. — Oui : plus elle gaspille, plus elle est riche.

LE PÈRE. — Je suis heureux de vous rencontrer.

Mme MARFA. — Vous avez dit que vous me connaissiez, cher monsieur.

LE PÈRE. — La dernière fois que j'ai vu Jacques, j'ai senti qu'il y avait du nouveau. Le nouveau, à son âge, c'est toujours la même chose. Alors, je me suis renseigné. Excusez-moi.

Mme MARFA. — Bien sûr. Moi-même, j'en ai fait autant.

ENSEMBLE. — Vous comprenez : quand on n'a qu'un enfant...

LE PÈRE, *il rit.* — Eh bien, j'ai l'impression que nous sommes... comment dire... à l'unisson.

Mme MARFA. — Ce doit être bon signe.

LE PÈRE. — Sans être voyante, j'en ai l'impression.

Mme MARFA. — C'est une bonne petite fille, vous savez ?

LE PÈRE. — Lui n'est pas non plus un mauvais garçon, mais il a besoin...

Mme MARFA. — Ils ont besoin l'un de l'autre. Voilà.

LE PÈRE. — Chère madame, je me méfiais des voyantes. J'avais tort.

Mme MARFA. — Quand mon mari est mort, j'aurais autant aimé un magasin de lingerie. Mais il fallait des capitaux...

LE PÈRE. — Il faut tout de même des dons pour ce que vous faites.

Mme MARFA. — Oh !

LE PÈRE. — Croyez-vous que Jacques ait des dispositions ?

Mme MARFA. — Oui. Seulement, il veut étonner la galerie, alors...

LE PÈRE. — Ah !

Mme MARFA. — Vous pensez bien que si depuis des milliers d'années les voyantes parlent de nouvelles à la nuit et de changement de situation, c'est que c'est le maximum de précision qu'on peut donner. Mais votre fils a voulu renouveler le genre. Ça a été une catastrophe.

LE PÈRE. — Et il s'est découragé ?

Mme MARFA. — Au point de tout abandonner. J'ai dû, pour lui redonner confiance, monter une vraie pièce. Elle se joue en ce moment, tenez.

LE PÈRE. — On peut savoir ?

Mme MARFA. — Bien sûr.

A ce moment, Jacques paraît.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, JACQUES

Mme MARFA. — Déjà ?

JACQUES, *grave.* — Oui. Tiens, tu es là, papa ?

LE PÈRE. — Oui. Je bavardais...

JACQUES. — Je te demande pardon. Je vais te demander de me laisser un instant avec Mme Marfa.

LE PÈRE. — C'est bien facile. (*Un peu inquiet.*) Tout va bien, je pense ?

JACQUES. — Très bien.

Le Père passe dans le salon d'attente.

Mme MARFA. — Eh bien ? Qu'est-ce qui vous a pris, tout à l'heure ?

JACQUES. — Je savais où était Ramirez.

Mme MARFA. — Oh ! Encore la boule de Pendjab ?

JACQUES. — Si vous voulez.

Mme MARFA. — Vous plaisantez ?

JACQUES. — Non. Je savais où était Ramirez.

Mme MARFA. — Si c'est vrai, vous êtes le plus étonnant...

JACQUES. — Ne vous emballez pas. Il était bien où je croyais. Seulement, quand je suis arrivé, il avait filé.

Mme MARFA. — Qu'est-ce que vous dites ?

JACQUES. — Le patron de l'hôtel m'a dit qu'il avait reçu un coup de téléphone un instant plus tôt. Peut-être a-t-il été prévenu de quelque danger.

Mme MARFA. — Il n'était pas à l'hôtel des Antilles et de la Consigne ?

JACQUES. — Comment savez-vous qu'il aurait pu y être ?

Mme MARFA. — C'est vous, tout à l'heure, qui avez dit : l'hôtel des Antilles...

JACQUES. — C'est juste. Enfin, de toutes façons, il n'y était pas... ou plutôt il n'y était plus. J'ai peur que vos bijoux... Le commissaire ne m'a pas donné beaucoup d'espoir...

Mme MARFA. — Le commissaire ?

JACQUES. — Je connais un peu celui de l'arrondissement. Je lui ai téléphoné tout de suite. Il vous attend pour le dépôt de la plainte. Mais il a déjà fait le nécessaire auprès de ses collègues des gares. C'est la seule chance qui vous reste de retrouver vos bijoux.

Mme MARFA. — C'est une catastrophe.

JACQUES. — Il est évident qu'un million qui... phuut... ça ne fait jamais plaisir.

Mme MARFA. — Mais ça n'est pas... (*Elle va dire : ça n'est pas ça la catastrophe.*)

JACQUES. — Seulement, il ne faudrait peut-être pas tarder pour le commissaire. (*A ce moment le téléphone sonne. Il décroche, mais coupe le contact avant de parler.*) « Allô ! Le commissaire ? Mon cher, vous êtes extraordinaire ! Alors magnifique ! Bravo. Oui, tout de suite. »

Mme MARFA. — Qu'est-ce que c'est ?

JACQUES. — On peut dire, madame, que vous avez une chance... On vient d'arrêter Ramirez, et il avait encore les bijoux sur lui.

Mme MARFA. — On a arrêté...

JACQUES. — A la gare du Nord. Il prenait un billet pour Bruxelles.

Mme MARFA. — Ce n'est pas possible.

JACQUES, *montrant le téléphone.* — Un commissaire de police, ça plaisante rarement.

Mme MARFA. — Mais je connais Ramirez. C'est le plus honnête homme du monde.

JACQUES. — On croit connaître les gens, chère madame, et puis...

Mme MARFA. — Tout de même !

JACQUES. — Ainsi, tenez, moi, que vous prenez depuis un moment pour un cornichon, ne pensez-vous pas que peut-être...

Mme MARFA. — Mais je ne pense pas à vous. Je suis stupéfaite.

JACQUES. — Eh oui. Au point de n'avoir même pas remarqué que j'ai été d'ici à l'hôtel des Antilles — près de la gare du Nord — et que j'en suis revenu en moins de cinq minutes. Ce qui, à moins d'avoir le don de lévitation, est rigoureusement impossible.

Mme MARFA. — Alors ?

JACQUES. — Alors, chère madame, qu'ai-je fait, pendant ces cinq minutes ? Je me suis livré à une occupation qui m'est inhabituelle. J'ai réfléchi. Et je suis arrivé assez rapidement à cette conclusion que vous m'avez monté un joli bateau.

Mme MARFA. — Oh !

JACQUES. — De là à vous en monter un autre... nous sommes quittes.

Mme MARFA. — Alors, Ramirez...

JACQUES. — Attend probablement en vain ma visite à l'hôtel des Antilles et de la Consigne. Qu'il m'ait pris une fois pour un idiot me suffit.

Mme MARFA. — Vous jouez bien la comédie.

JACQUES. — Permettez-moi de vous dire que vous en êtes une autre.

Mme MARFA. — Oh !

JACQUES. — Ce qui m'échappe seulement, c'est le pourquoi de tout ça. J'aurais repris vos bijoux, je serais revenu triomphalement.

Mme MARFA. — Justement.

JACQUES. — Irrémédiablement ridicule, cette fois-ci.

Mme MARFA. — Oh !

JACQUES. — Mais si. J'aurais été content, évidemment, mais ridicule.

Mme MARFA. — On n'est jamais ridicule pour ceux à qui on est cher : nous voudrions précisément que vous soyez content.

JACQUES. — Nous ?

Mme MARFA. — Françoise et moi.

JACQUES. — Parce que Françoise est de l'affaire ?

Mme MARFA. — Oui.

JACQUES. — Et elle veut, elle aussi, que je sois content ?

Mme MARFA. — Pas elle aussi, elle, surtout.

JACQUES. — Ah ?

Mme MARFA. — Vous saisissez ?

JACQUES. — Je saisis.

Mme MARFA. — Je vous ai dit qu'on n'est jamais ridicule pour ceux à qui on est cher.

JACQUES. — N'insistez pas.

Mme MARFA. — Alors ?

JACQUES. — Alors, je suppose que je dois exprimer ma reconnaissance.

Mme MARFA. — Et c'est tout ?

JACQUES. — Si vous voulez bien.

Mme MARFA. — Comment : mais Françoise m'a dit...

JACQUES. — Quoi ?

Mme MARFA. — Que vous lui aviez dit...

JACQUES. — On parle toujours trop.

Mme MARFA. — C'est une petite fille assez bien, ma Françoise... Ma parole, je vous fais l'article.

JACQUES. — Ma parole, oui, vous me faites l'article.

Mme MARFA. — C'est un comble.

JACQUES. — Oui.

Mme MARFA. — Vous devriez être...

JACQUES. — Précisément, je n'aime pas devoir et c'est pour cela que, en m'en excusant, je vous demande — très respectueusement — de...

Il va vers la porte.

Mme MARFA. — C'est inouï.

Elle va pour sortir. Jacques ouvre la porte. Il trouve son père en position d'écoute.

JACQUES. — Oh ! tu écoutais ?

LE PÈRE. — Oui.

JACQUES. — Toi !

LE PÈRE. — Moi.

JACQUES. — Tu me permettras de te dire que je trouve ça curieux.

LE PÈRE. — Bien sûr que je te permets. A condition que tu me permettes de te dire à toi que tu es idiot — et mufle, en plus. Ça m'ennuie parce que c'était mon rêve, un garçon intelligent et bien élevé. Enfin... *(A Mme Marfa.)* Je vous prie d'excuser, madame, ce jeune imbécile et permettez-moi, en votre présence, de lui dire deux mots.

JACQUES. — Alors, tu crois que je devrais, quand elle se moque de moi déjà...

LE PÈRE. — Ecoute, tu es tellement bête que je ne vais même pas discuter.

JACQUES. — C'est un peu facile.

LE PÈRE. — Je crois que je vais tout bonnement te flanquer une calotte.

JACQUES. — Oh !

LE PÈRE. — Oui.

JACQUES. — Je voudrais bien savoir...

LE PÈRE. — De quel droit ? Du droit que me donne quelque chose qui vaut bien la double vue, quelque chose que j'ai et que tu n'as pas : soixante ans. Et ce que ces soixante ans m'ont appris, sans boule du Pendjab ni lignes de la main, c'est qu'il y a sur cette planète assez de malheurs inévitables sans y mettre du sien. Oh ! je sais, actuellement le malheur se porte beaucoup. Ça fait distingué. Moi, je trouve ça idiot. Tu l'aimes, cette petite ?

JACQUES. — Mais, papa...

LE PÈRE. — Ça suffit. Si tu ne l'aimais pas, tu m'aurais dit non, simplement. Alors ?

JACQUES. — Je suis grotesque.

LE PÈRE. — Prie le Bon Dieu de ne jamais l'être plus.

JACQUES. — Et puis, tu me vois une femme sur les bras, avec ce que je gagne ?

LE PÈRE. — Si tu étais très riche et elle pauvre, tu l'épouserais ?

JACQUES. — ... Oui, je crois.

LE PÈRE. — Alors, même si c'est une bêtise, puisque tu la ferais, laisse-la-lui donc faire.

JACQUES. — Tu es extraordinaire, papa. Ce que tu dois être heureux avec des idées comme ça.

LE PÈRE. — C'est-à-dire, mon petit, que les principes sont toujours des articles d'exportation. Alors, qu'est-ce que tu fais ?

JACQUES. — Eh bien, je... *(On sonne.)* Je vais ouvrir.

LE PÈRE. — Je me demande si j'étais aussi bête que lui à son âge.

Mme MARFA. — Naturellement.

Pendant les dernières répliques, Jacques a ouvert la porte.

SCÈNE IX

JACQUES, MARCHELOUP

MARCHELOUP. — Je désirerais voir le... je veux dire Jaca-bey.

JACQUES. — Il n'est plus ici...

MARCHELOUP. — Ah ! Et le docteur Jacques ?

JACQUES. — Le docteur Jacques ?

MARCHELOUP. — Oui. D'après les renseignements que j'ai, si je puis voir le docteur Jacques, je verrai en même temps le fakir Jaca-bey.

JACQUES. — Ah ! Vous savez ?

MARCHELOUP. — Si, à mon âge, on ne savait pas deux ou trois petites choses, il faudrait désespérer. Mais vous êtes...

JACQUES. — Je suis le secrétaire du docteur Jacques, je suis son valet de chambre aussi et également le docteur Jacques lui-même, et par conséquent...

MARCHELOUP. — Oui, oui, je vois. Eh bien ! moi, je suis... mais si on pouvait s'asseoir... j'en ai tout de même pour une minute.

JACQUES. — Ah ? Vous êtes sûr que je dois...

MARCHELOUP. — A votre place, je me recevrais.

Il montre une rosette de commandeur de la Légion d'honneur. Jacques fait entrer Marcheloup, après avoir demandé à Mme Marfa et à son père de se retirer.

JACQUES, *à son père.* — Je puis vous demander le bureau ?

LE PÈRE. — Bien sûr.

MARCHELOUP. — C'est le cabinet du médecin ?

JACQUES. — Si vous voulez.

MARCHELOUP. — On n'y voit pas la trace d'une activité immense.

JACQUES. — Non.

MARCHELOUP. — Ça allait mieux la double vue ?

JACQUES. — Un peu mieux. Mais à qui ai-je l'honneur... ?

MARCHELOUP. — C'est vrai, excusez-moi. Voici ma carte.

JACQUES. — Monsieur le ministre, je suis honoré et confus à la fois...

MARCHELOUP. — Ne soyez ni l'un ni l'autre. Un ministre, ce n'est pas le Bon Dieu. Vous vous en êtes sans doute déjà aperçu. Moi, je suis un vieil homme de science bombardé ministre de la Santé, sans doute parce que je me porte bien. Peut-être aussi parce, dénué de tout appétit, je ne gêne pas ceux qui m'entourent et qui ont, eux, meilleur appétit que moi. Mais j'en viens à l'objet de ma visite. Vous avez eu, il y a quelque temps, en qualité de fakir, la visite d'une jeune personne à laquelle je m'intéresse. Vous voyez qui je veux dire ?

JACQUES. — Certainement.

MARCHELOUP. — Elle m'a rapporté vos propos qui m'ont beaucoup surpris, par une précision inhabituelle. Curieux de nature, je viens vous demander — tout honnêtement — si vous bénéficiez de quelque don ou si le hasard vous a permis d'étonner à peu de frais cette innocence.

JACQUES. — A parler franchement, c'est le cas : un hasard heureux...

MARCHELOUP. — Bon. Bon. Dommage. Cela m'aurait amusé qu'à la fin d'une vie consacrée à la science quelqu'un m'en démontrât la vanité totale. Notez que tout de même je n'ai pas beaucoup d'illusions.

JACQUES. — Monsieur le ministre, je regrette de vous décevoir.

MARCHELOUP. — J'ai passé aussi l'âge des déceptions. Et puis, je vous l'ai dit : je suis venu par curiosité, surtout quand j'ai appris, ayant fait faire une petite enquête, que vous étiez médecin aussi.

JACQUES. — Monsieur le ministre, c'est toute une histoire.

MARCHELOUP. — Ne me la racontez pas, surtout, je déteste les histoires des autres. Mais, comme je vous dois quelque reconnaissance, passez donc au ministère un de ces jours, je pourrai peut-être vous proposer quelque chose.

JACQUES. — Vous êtes déjà entouré de beaucoup d'inutiles.

MARCHELOUP. — Justement. Un de plus ou de moins.

JACQUES. — Monsieur le ministre, comment vous dire ? Mais je ne comprends pas : vous me parlez de votre reconnaissance ?

MARCHELOUP. — Oui. Figurez-vous : depuis qu'elle est venue vous voir, « elle » est charmante.

JACQUES. — Et vous allez l'épouser ?

MARCHELOUP. — Vous plaisantez. Je lui en parle tout le temps, mais comme Moïse parlait de la Terre promise. Vous voyez les petits journaux, si je me mariais à soixante-dix ans, moi, ministre de la Santé, avec une fille de vingt-cinq ans... et puis ce serait un désastre. Notez que, marié ou pas, je sais bien que je serais trompé. Seulement, avec l'espoir de... la Terre promise, elle y met un peu de discrétion. On ne peut pas en demander plus à mon âge.

JACQUES. — Monsieur le ministre, il n'y a plus d'hommes comme vous.

MARCHELOUP. — Oui. Je sais. C'est dommage, nous nous regretterons. Allons, je vous laisse. Je suis un peu déçu tout de même. J'attendais l'Inde et ses mystères, je trouve le même petit carabin que j'ai été moi-même. Alors, vous venez me voir un de ces jours, c'est promis ?

JACQUES. — Naturellement. Mais j'aimerais pouvoir être utile.

MARCHELOUP. — Je tâcherai de persuader mon collègue de l'Intérieur de créer un poste d'astrologue officiel. Ça ne sera pas plus fantaisiste que nos statistiques et beaucoup plus amusant.

JACQUES. — Astrologue officiel ? Vous ne croyez pas, monsieur le ministre, que ça fera rire ?

MARCHELOUP. — On appellera ça : bureau d'études politico-stellaires et ça passera comme une lettre à la poste.

JACQUES. — Mais, monsieur le ministre, je vous dois un aveu : je n'ai aucun don.

MARCHELOUP. — J'espère bien ! Voyez que vous sachiez à l'avance la date de la chute du ministère ou celle de la prochaine dévaluation : ce serait un désastre.

JACQUES. — Alors, je disais bien : je vais être inutile.

MARCHELOUP. — Mais non : vous prédirez des événements heureux : la paix, la prospérité... qui sait, à force de les annoncer, elles finiront peut-être par venir. En somme, je vous propose une sorte de sous-secrétariat à l'espoir. Ce n'est pas mal ?

JACQUES. — Est-ce bien sérieux, monsieur le ministre ?

MARCHELOUP. — Vous êtes drôle ! Je vous proposerais un poste dans le ravitaillement, la chose vous paraîtrait sérieuse... et pourtant... Allons, je me sauve... et je compte sur vous...

Il va vers la porte palière, accompagné par Jacques.

JACQUES. — C'est maintenant à moi de parler de reconnaissance.

MARCHELOUP. — Mais non. C'est bien naturel. Faire un peu plaisir à mon âge, c'est la seule manière de ne pas se sentir tout à fait seul.

Jacques lui a ouvert la porte. Il est sorti. Jacques laisse la porte ouverte un instant : quelqu'un monte sans doute l'escalier. C'est Françoise... qui paraît.

FRANÇOISE. — C'était un client ? Mes compliments !

JACQUES. — Non : c'était le Père Noël... une sorte de Père Noël républicain.

FRANÇOISE. — Oui, très républicain.

JACQUES. — Vous le connaissez ?

FRANÇOISE. — Marcheloup ? Bien sûr. Il a été mon professeur.

JACQUES. — Votre professeur ?

FRANÇOISE. — Je ne vous ai jamais dit que je faisais ma médecine ?

JACQUES. — Hein ?

FRANÇOISE. — Et, en tout cas, vous ne l'aviez pas deviné ? Vous me décevez énormément.

JACQUES. — Ça, alors... Oh ! c'est désolant...

FRANÇOISE. — Qu'est-ce qui est désolant ?

JACQUES. — Que vous m'étonniez toujours et que je ne vous étonne jamais.

FRANÇOISE. — Parce que vous aimeriez... m'étonner. Vous croyez au bonheur par le prestige ?

JACQUES. — Au bonheur ? Pourquoi me parlez-vous de bonheur ?

FRANÇOISE. — C'était parce que c'est une chose dont je trouveque nous devrions bien parler... si vous voulez...

JACQUES. — Si je veux...

Ils sont maintenant dans le cabinet. Paraissent M^me^ Marfa et le père de Jacques.

LE PÈRE. — Quelle était cette visite importante ?

JACQUES. — Le ministre de la Santé.

LE PÈRE. — Ne te moque pas de ton père.

JACQUES. — Mais je t'assure...

FRANÇOISE. — Jacques, ne plaisantez pas.

JACQUES. — Je ne plaisante pas. Je vous dirai pourquoi il est venu. Seulement, ce qu'il y a de bien, c'est qu'il est reparti en m'offrant une situation.

LE PÈRE, *il n'en croit pas un mot.* — C'est de plus en plus vraisemblable.

JACQUES. — Astrologue officiel de la République.

FRANÇOISE. — Jacques !

M^me^ MARFA. — Mon cher Jacques, d'un sens, je suis ravie de vous voir plaisanter. Ce petit intermède comique terminé, je serais heureuse que nous en terminions avec notre conversation.

JACQUES. — Notre conversation ?

M^me^ MARFA. — Celle qu'a interrompue votre... (*ironique*) votre ministre.

JACQUES. — Ah ! oui.

M^me^ MARFA. — Je vous disais : qu'allez-vous faire ?

JACQUES. — Vous voulez, en somme, que je vous dise encore l'avenir.

FRANÇOISE. — Oui.

JACQUES. — Si c'est ça, oh ! ça ne me gêne pas. Je crois d'ailleurs aussi que, pour la première fois, je ne vais pas me tromper. Je regarde dans ma main toutes ces petites lignes, où on ne lit jamais que ce qu'on veut y lire. Et j'y lis... vous permettez... ce n'est pas très clair. *(Il prend la main de Françoise et la serre dans la sienne.)* ...Là, je lis beaucoup mieux ; je lis des choses... agréables, du bonheur, des enfants : un, deux, trois, quatre... non, trois enfants. (*Il a suivi la progression des chiffres sur le visage de Françoise.*) C'est ce qu'on doit appeler avoir la main heureuse, hein ? J'espère qu'elle ne sera pas la seule ?

FRANÇOISE. — Non, seulement une main qui sait tout comme ça, c'est terrible.

JACQUES. — Evidemment. Aussi, prenez garde ! Voyez que vous me trompiez un jour...

FRANÇOISE. — Oh ! ça, mon chéri, je vous jure... que vous ne le sauriez jamais.

RIDEAU

LA LIGNE DE CHANCE

DEVANT LA CRITIQUE

En 1947, la pièce d'Albert Husson : *Monsieur Providence*, que nous avons publiée dans notre n° 7 de septembre 1947, valait à son auteur le Grand Prix de la Société des Auteurs. Lyonnais, secrétaire général du Théâtre des Célestins à Lyon, André Husson était, à l'occasion de sa nouvelle pièce, présenté en ces termes aux lecteurs d'*Opéra* par son propre directeur, M. Charles Gantillon :

« Lorsque les Célestins nous furent confiés, nous pensions, Husson et moi, qu'il y avait un conflit entre le théâtre littéraire et le théâtre bourgeois, et nous nous inquiétions d'avoir à prendre parti pour notre public. Husson trouva une solution. Il m'apporta une pièce qu'il avait écrite pour plaire à tous les partisans : *L'Immortel Saint-Germain*. Créée avec Daniel Lecourtois, Denise Provence, Laurence Aubray, Jean Martin, elle tenait à la fois du vaudeville et de l'œuvre littéraire. Depuis 1942, Albert Husson s'est avancé dans le chemin de la vertu théâtrale : hier *Monsieur Providence*, aujourd'hui *La Ligne de chance* sont des pièces de qualité... »

Plus modeste, l'auteur, dans une interview de *l'Aurore*, se borna à déclarer qu'il s'était avant tout agi pour lui « de distraire ».

La nouvelle œuvre d'Albert Husson devait connaître aussi bien un succès d'estime — de la part de la critique — qu'un succès tout court — de la part du public, ce juge souverain.

En effet, M. J.-J. Gautier, du *Figaro*, d'habitude si sévère, avouait aussitôt, au lendemain de la « générale », le plaisir qu'il avait pris à la représentation de *La Ligne de chance* :

« Un gentil, un agréable divertissement, écrivait-il, un passe-temps sans gravité ni prétention, mais pas sans vivacité ni esprit... Quiproquos, surprises, péripéties, rebondissements : tout cela semble adroitement mené, du moins pendant deux actes, et l'ensemble fait penser à une petite comédie américaine qui serait dans le goût français... »

M. J.-J. Gautier avouait goûter moins le troisième acte que les deux premiers. Ce n'était pas l'avis de M. Pierre Lagarde, de *Libération*, qui disait ensuite :

« Il y avait plus d'ambition, plus de recherche dans *Monsieur Providence* qu'il n'y en a dans *La Ligne de chance*. Il semble qu'Albert Husson ait fait quelques concessions au goût du public et ait choisi, pour flatter la chance, la ligne de la facilité. Mais sa pièce ne laisse pas d'être plaisante, vive, enjouée. Le point de départ est drôle : un médecin sans clientèle a pour voisine une voyante extra-lucide dont le salon ne désemplit pas. Alors notre médecin renonce à la médecine, se coiffe d'un turban et joue les fakirs inspirés... »

Et, après avoir formulé quelques réserves, M. Pierre Lagarde ajoutait :

« Il n'en reste pas moins que l'ensemble constitue une comédie gaie, spirituelle, sans prétention comme sans fadeur. Un peu de convention dans les personnages, un peu de facilité dans le dialogue, un peu de gratuité dans les rebondissements ; mais de la bonne humeur, une satire ingénieuse des mercantis de l'extra-lucidité, des situations cocasses et des jeux de scène qui portent... »

M. Max Favalelli, de *Paris-Presse*, avait aussitôt souligné, lui aussi, la qualité « d'aimable divertissement » offert par cette pièce, au « thème excellent ».

« Ce sujet aurait pu, écrivait M. Favalelli, fournir à son auteur, s'il avait eu le désir de l'exploiter, un prétexte à buriner une satire contre les voyantes et contre leurs clients. Soucieux de notre seul amusement, M. Husson a préféré, au seuil de l'été, s'engager dans des allées plus fraîches, plus ombreuses. Nous l'y suivons avec agrément. Le jeu de l'amour et du hasard auquel se livrent les personnages est aussi truqué que les tarots de Mme Marfa, mais tout aussi générateur d'imprévu. Certes, le canevas de la comédie de M. Husson est un peu mince, mais les broderies du dialogue sont vives, colorées. En fréquentant le monde des esprits, M. Husson nous prouve qu'il a de l'esprit tout court... »

Cette qualité essentielle, si rare aujourd'hui sur les scènes parisiennes : l'esprit, avait été unanimement saluée par la critique après la première représentation de *La Ligne de chance*.

M. Gandrey-Rety (*Franc-Tireur*), en rendant compte, parlait « d'une charmante petite comédie... légère et non dépourvue d'humour ». M. Maxime Béliard (*France libre*) louait l'auteur d'avoir « de l'esprit et le tact de ne pas ennuyer son public » et de « savoir même très bien l'amuser par des reparties originales, imprévues, nées d'une situation qui ne manque pas de piquant. » Frappé, lui aussi, par l'esprit du dialogue, M. André Ransan (*Ce Matin*) trouvait que l'action, « alerte, bondissante, est pleine de surprises et de péripéties dont quelques-unes sont d'un comique achevé ». Dans *Spectateur*, M. Thierry Maulnier qualifiait cette pièce de « réussite à peu près parfaite ».

M. Philippe Soupault, de son côté, ne craignait pas (dans *le Monde Illustré*) de faire appel aux ancêtres de la comédie légère :

« Je ne lancerai pas sur M. Albert Husson, écrivait-il, un aussi gros pavé de l'ours en le comparant à Le Sage, mais j'avoue que j'ai parfois pensé que ses personnages et leur comportement présentaient un tableau, un pastel si l'on préfère, et peut-être seulement une aimable caricature de la société contemporaine. Ce que j'ai aimé dans la pièce de M. Husson, c'est que son auteur n'a pas abusé de la situation. Et puis sa pièce est amusante, rapide, sans prétention... »

Ajoutons que *La Ligne de chance* avait bénéficié au Théâtre Gramont d'une mise en scène de Michèle Verly (« tout à fait remarquable, précise, agile, sans une faute », selon M. Thierry Maulnier dans son article de *la Bataille*) et d'une interprétation de qualité, de laquelle se détachaient nettement Mme Suzanne Dantès, Mlle Lise Topart et M. Christian-Gérard.

Ramirez. Mme Marfa. Jacques.

Jacques. Un Client. Françoise.

6 JACQUES. — *Vous voyez : je consulte la boule mystique du Pendjab.* (ACTE II, SCÈNE VII.)

7 JACQUES. — *Déshabillez-vous !* (ACTE II, DERNIÈRE SCÈNE.)

8 FRANÇOISE. — *Tu crois que je vais faire une bêtise ?* (ACTE III, SCÈNE V.)

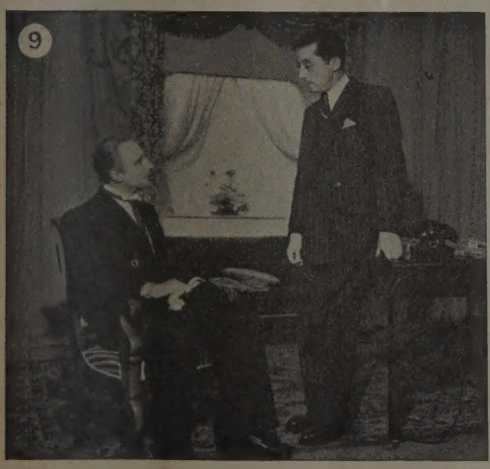
9 MARCHELOUP. — *Un ministre, ce n'est pas le bon Dieu ; vous vous en êtes déjà aperçu ?* (ACTE III, SCÈNE IX.)

10 JACQUES. — *Voyez que vous me trompiez un jour.* FRANÇOISE. — *Oh ! mon chéri, je vous jure... que vous ne le sauriez jamais.* (ACTE III, DERNIÈRE SCÈNE.)

Photographies Bernand et Lipnitzki.

Mme Marfa. Françoise.

Marcheloup. Jacques.



Jacques. Françoise.

Sur un imperméable C.C.C.

la pluie frappe... sans entrer

COMPTOIR COMMERCIAL CAOUTCHOUC
CCC

35 à 41 BOULEVARD HAUSSMANN . PARIS

PUB. J-R. BENOIT

Fondateur :
GEORGES OUDARD.

Société Nationale des Entreprises de Presse.
Dépôt légal 4e trimestre 1948. — Imprimeur n° 54.

Le Directeur-Gérant :
G. CAHEN-SALVADOR.